

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

MUSIQUES ACTUELLES
SEXISME
AMPLIFIÉ

Fanny Marec
PASSION BD

DÉCRYPTAGE
LA BOUFFE
COLLECTIVE

CULTURE

*Viols,
silence sur
les planches*





Celle qui

encre son talent sur ses dessins

C'est en flânant dans les rues de Douarnenez cet été que l'on a poussé la porte du 30 rue Duguay-Trouin, dans l'idée de découvrir son exposition *Portraits et couples bretons*, installée dans le garage de ses parents, transformé pour l'occasion en galerie. Dans ses tableaux, elle met un coup de fouet aux personnages traditionnels en tenues de folklore, revisite les liens entre animaux et humains et explore le monde de la bande-dessinée. Son univers nous séduit immédiatement. On a voulu en savoir plus sur cette illustratrice âgée de 25 ans, et c'est au café Cortina, à Rennes, où elle a déjà exposé auparavant qu'on la retrouve. « *Après la 3e, je suis allée au lycée arts appliqués à Quimper. Et j'ai poursuivi là-bas un BTS Design Graphique mais le problème, c'est qu'on ne dessinait pas.* », explique Fanny Marec. *Moi, je dessine depuis que je suis gosse. Mon père est un fan de BD et il nous emmenait avec lui dans les festivals. Alors je me suis dit que je voulais être bédéiste. J'aime la manière de raconter les histoires et de faire vivre les personnages.* » Elle déménage à Lyon et intègre l'école Emile Cohl, où elle apprend les techniques de base du dessin. Pendant ces trois années, elle cherche son style, sans y parvenir vraiment : « *J'étais trop dans l'idée d'être une bonne élève. Et quand je n'ai plus eu la pression de l'école, j'ai commencé à me lâcher, c'est là que j'ai trouvé mon style.* » Quand on lui demande si elle arrive à le définir, Fanny Marec nous répond qu'il se rapproche du style BD. Qu'elle aime bien l'ajout de formes géométriques. Et de l'humour. Elle dessine essentiellement à la main, principalement à base d'encre et y ajoute parfois des touches colorées. « *Ces temps-ci, j'ai un peu arrêté les cahiers de croquis, je pense que ce serait pas mal que je m'y remette parce qu'en dessin, on évolue toute sa vie. Je pense que c'est important dans ce domaine de revenir aux bases tout le temps. Tout comme, c'est important d'apprendre à faire du dessin réaliste avant d'apprendre à déformer la réalité. C'est mon point de vue. Personnellement, je m'en sors plus dans la déformation.* », souligne-t-elle. Pour les personnages, elle

s'inspire d'elle et de son entourage. Ça l'aide à définir les caractères. Ensuite, les formes qu'elle donne à ses œuvres dépendent des moments. Elle fonctionne, comme elle le dit, par période : « *J'ai eu un passage où je n'allais pas très bien. C'est là que j'ai commencé ma période avec les portraits et les animaux correspondant à des émotions. Enfin pour moi ça correspond à des émotions mais c'est très personnel et tout le monde ne voit pas la même chose. Le dessin, je l'utilise un peu pour me purger.* » Le monde sous-marin est également une riche source d'inspiration. « *Parfois, je dessine plein de poissons. J'ai aussi fait une série sur les sirènes.* » On les retrouve dans l'exposition sur les couples bretons dans laquelle Fanny Marec propose une vision bien plus réaliste que celle présentée en général dans les arts. Il y a des couples d'hommes et de femmes homosexuel-le-s, des couples d'hommes et de femmes bisexuel-le-s, des personnes racisées. « *En France, on voit des blancs, des noirs, des arabes, des asiatiques... C'est important de représenter tout le monde. Il faut faire changer les choses. Il faut être ouvert. Le plus ouvert d'esprit possible. Moi, je suis une femme, hétéro, blanche. Je ne peux pas me mettre à la place d'une femme gay noire...* », précise l'artiste illustratrice qui remarque tout de même l'absence de représentations multiples et plurielles : « *Dans les crêperies, vous avez plein de petits bonhommes hétéros qui sont dessinés sur la vaisselle. On ne voit pas de couples homos et bis. Pour l'expo, je me suis dit que ce serait bien justement de changer ça !* » Après avoir réalisé plusieurs expositions, à Douarnenez, sa ville natale, et à Rennes, où elle habite désormais, et après avoir illustré deux courts-métrages de Sacha Arethura, Fanny Marec souhaite véritablement s'orienter vers l'édition et se concentre actuellement sur deux projets BD. L'un avec la scénariste Camille Borot-Bossot, dont le storyboard est déjà bien avancé, et l'autre, en solo sur les monstres d'Halloween et les créatures fantastiques. Si le résultat final, ce n'est pas pour tout de suite, nous, on a hâte et en attendant, on suit son travail et son univers sur son compte Instagram. On vous le conseille !

■ MARINE COMBE

Waterproof

Plongez dans la danse

28.01 → 13.02
2020

www.festival-waterproof.fr



ÉDITO | L'ART DU GIRL POWER
PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Le milieu de l'art n'échappe pas aux codes traditionnels. C'est Chloé Maillet, artiste-performatrice et historienne, qui le dit dans l'excellent article « Être artiste et mère, une émancipation à conquérir » publié le 5 décembre 2019 dans *Le Quotidien de l'Art*, un média qui interroge en introduction : « *Qu'en est-il des artistes qui se définissent comme femmes, quand le « territoire personnel » se confond avec le terrain politique de l'affirmation de soi, dans un milieu de l'art fortement inégalitaire en termes de visibilité, de carrière comme de stéréotypes de genre ?* » La question est légitime et pertinente et soulève de nombreuses autres interrogations sur la manière dont sont perçues et la manière dont se perçoivent les artistes dans un secteur toujours pensé comme précurseur. Et toujours quelque part sacralisé. L'art est pluriel et il semble vouloir ne distinguer ni les sexes, ni les couleurs, ni les orientations sexuelles, ni les identités de genre. Il est une question de créativité, de regards subjectifs sur le monde, d'imaginaires libres et hybrides. Dans cette logique, les barrières n'existent pas et rien ne peut construire de rempart entre l'œuvre, matérielle ou immatérielle, et son individu créateur. Pourtant, on remarque que ce secteur s'obstine à vouloir séparer l'homme de l'artiste, là où il le fait volontiers avec la femme et l'artiste. Les images ne sont pas les mêmes, au même titre que le traitement médiatique, la diffusion, les salaires, les récompenses, les violences subies et les discriminations. Patriarcat et capitalisme ont la main mise sur l'art en tant qu'industrie et la déconstruction des mentalités et des idées reçues est un combat du quotidien. Elles en témoignent dans nos colonnes.



VIOLENCES CONJUGALES, UN RETOUR VERS LE FUTUR...

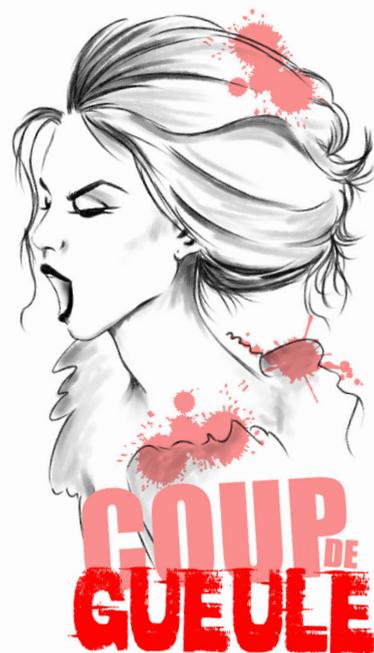
En mars 2017, Paulin.e Goasmat, réalisateur.e de fictions courtes et de clips, nous plongeait dans un futur proche dans lequel la société interdisait – officiellement – l'espace urbain aux filles et aux femmes une fois la nuit tombée. C'était dans *Conquérantes* et c'était en compétition pour le Nikon Film Festival. Fin 2019, c'est pour le même concours qu'on retrouve Paulin.e Goasmat qui propose cette fois un retour dans le passé. *Dix ans X.Y.Z* commence en octobre 1975. Sur le bureau d'une enfant de dix ans qui dessine, la télé est allumée et un micro-trottoir sur les violences conjugales est diffusé. Elle éteint. Les violences continuent, résonnant dans une autre pièce de l'appartement. Ces voix-là, elle ne peut pas les arrêter. « *En Septembre dernier, à l'ouverture du grenelle contres les violences conjugales, l'INA a diffusé un micro-trottoir sur le sujet datant de la fin des années 70, et comme beaucoup j'ai été choqué-e par les propos, mais je me suis aussi hélas rendu compte que même si aujourd'hui aucun homme n'accepterait de répondre ainsi à visage découvert, dans l'intimité du couple les violences existent toujours.* », explique Paulin.e Goasmat dans son mail. Et comme à son habitude, sa capacité à faire se confondre les époques, tant les actualités d'hier font encore écho à celles d'aujourd'hui, est latente et efficace. La réalité claque à la gueule. Les femmes subissent toujours des violences sexistes, physiques et sexuelles et les enfants en sont également les victimes. Directement et/ou indirectement. Un court-métrage à voir et à soutenir !

! MARINE COMBE

TENDRE ENFANCE...

LES PETITS GARONS ASSOCIENT DAVANTAGE LE POUVOIR AU MASCULIN

Etonnant ? Non, évidemment, ça ne nous surprend pas. L'étude, publiée le 7 janvier 2020 dans la revue *Sex Roles*, a été menée par des chercheuses et chercheurs de l'Institut des Sciences Cognitives Marc Jeannerod (CNRS, université Lyon 1) en collaboration avec les universités d'Oslo (Norvège), de Lausanne et de Neuchâtel (Suisse) auprès de 900 filles et garçons, de 3 à 6 ans. Le constat de cette enquête : dès l'âge de 4 ans, les enfants associent pouvoir et masculinité, de la même façon en Norvège, au Liban ou en France. Et dans certains cas, cette association ne se manifeste pas chez les filles. Différentes expériences indiquent que les garçons identifient davantage le personnage dominant comme une figure masculine. « *Ces résultats montrent une sensibilité précoce des enfants à une hiérarchie entre les genres, bien que les filles, dans certaines situations, n'associent pas pouvoir et masculinité. Les scientifiques s'attachent maintenant à savoir quelles formes de pouvoir ils attribuent aux figures féminines et s'ils légitiment l'expression d'un pouvoir genré.* », peut-on lire sur le site du CNRS. Les clichés de genre agissent dès la petite enfance. Parce qu'on va préjuger d'activités et de qualités différentes pour les filles et les garçons à qui on va attribuer des couleurs et des intérêts distincts dès leur plus jeune âge. Sans oublier que les enfants sont aussi de fins observateurs et tendent à reproduire les modèles qu'ils voient et intègrent. D'où l'importance de lutter contre le sexisme dans sa globalité. Et l'éducation en fait partie intégrante. ! MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | JANVIER 2020

- La tête bien dessinée - p.2
- À la fois cibles et victimes - p.6
- À la table des municipales - p.8
- La politique en bref - p.9
- La mort au coeur de la vie - p.10
- Artistes, tout court - p.12
- Silence, on viole... toujours - p.40
- La culture en bref - p.42
- Dans le cosmos - p.43
- Verdict - p.45
- YEGG & the city - p.46

LA RÉDACTION | NUMÉRO 87

YEGG | 22 RUE DE BUFÉRON 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

À TABLE, L'ÉCOLOGIE !



© CÉLIAN RAMIS

Mieux consommer, en préservant l'environnement... C'est un engagement que le collectif du Pacte pour la Transition, porté par Alternatiba Rennes, souhaite voir investi par les candidat-e-s à l'élection municipale de mars 2020.

Lundi 16 décembre, en face de l'école élémentaire Clémenceau, c'est sous la pluie qu'Alternatiba et ses partenaires se préparent à échanger avec les enfants, parents d'élèves, passant-e-s et candidat-e-s aux municipales autour d'un goûter de sensibilisation à une alimentation saine. « Avec des associations et des citoyen-ne-s, on a monté le collectif du Pacte pour la Transition Rennes (lancé en novembre 2019, le pacte est composé de 32 mesures visant à être présentées aux candidat-e-s afin qu'elles s'engagent contre le dérèglement climatique et pour la justice sociale, ndr). Chaque mois, on veut organiser un rendez-vous thématique et aujourd'hui, c'est le premier. L'idée c'est de mettre en avant nos revendications concernant l'alimentation et l'agriculture. Pour que dans les cantines scolaires mais aussi dans les crèches, les Ehpad... on évolue vers une alimentation plus locale, plus bio, moins carnée et plus végétarienne. », nous explique Oumeïma El Isbihani, membre d'Alternatiba. Au cours de son mandat – encore en cours – l'adjointe aux Approvisionnements, Nadège Noisette (EELV) a œuvré pour améliorer la qualité des repas, inté-

grer une fois par semaine un menu végétarien et augmenter le pourcentage de produits bios. « C'est bien mais il y a toujours des choses à faire. On n'est même pas encore à 1/4 d'alimentation bio dans les cantines... », souligne Oumeïma El Isbihani. Juste à côté d'elle, Enora Le Pape, tête de liste de La France Insoumise, donne son point de vue, en tant que mère de famille : « Quand on parle de bio, est-ce qu'on parle local ? Quels aliments sont locaux ? Quel est le nom du producteur ? Où se situe-t-il ? Ce n'est pas encore clair. Je cherche les informations mais ça reste vague. Ça pourrait être plus transparent. » L'objectif est clair : si l'évolution positive au cours de ces 6 dernières années est indéniable, il faut aller plus loin. Davantage soutenir et s'appuyer sur les filières paysannes travaillant en bio sur le territoire et proposer moins de produits carnés et plus de produits végétariens, dans un souci de préservation de la santé mais aussi de l'environnement. Les produits d'origine animale étant responsables d'environ 60% des émissions de gaz à effet de serre liées à l'alimentation.

I MARINE COMBE

bref

CORPS NORMÉS ?

Dans notre société, le corps blanc constitue la norme. Qu'en est-il alors des corps racisés ? Comment luttent-ils contre les exclusions et en quoi la mise en visibilité de ces corps devient un enjeu politique ? Le 21 janvier à 17h30, Rokhaya Diallo, journaliste, autrice, réalisatrice et militante féministe, engagée dans la lutte contre le racisme, est venue échanger sur le sujet au Tambour, à l'université Rennes 2.

bref

sur la toile

chiffre du mois

08/02

L'intégration des personnes handicapées, c'est le mot d'ordre de la Marche pour l'inclusion. Départ de l'esplanade Charles de Gaulle à 13h45.

chiffre du mois

le tweet du mois

Appel à contributions « Pour une histoire féministe et décoloniale de la philosophie » pour un colloque international en décembre 2020 à l'IUT Jean Jaurès.

Arpège Réseau Genre @ArpegeGenre / 09-01-2020

bref

PENSÉES FÉMINISTES

Jusqu'au 3 mars, le TNB de Rennes organise des rencontres autour de la pluralité des pensées féministes. Au programme : échanges avec la philosophe Geneviève Fraisse, conférence sur le « moment Adèle Haenel », débat avec la critique Iris Brey organisé par HF Bretagne et Travelling sur la représentation des femmes dans le cinéma et projection de *Filmmakers* de Julie Gayet (présente ce jour-là) et Mathieu Busson.

bref

sur la toile

L'ACTU FÉMINISTE EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

magazine_yegg_rennes



Yegg Mag Rennes



@Yeggmag

sur



ISABELLE GEORGES

PRÉSIDENTE - DIRECTRICE DE LA
COOPÉRATIVE FUNÉRAIRE DE RENNES

En 2011, elle assiste à la présentation, au Québec, d'une coopérative funéraire. En 2015, elle est confrontée à la mort d'un proche et pousse pour la première fois la porte des pompes funèbres. C'est le choc. Elle décide alors de se lancer dans l'aventure d'une coopérative funéraire, inaugurée le 11 janvier 2019 à Rennes. La 3e du genre en France.

Quelles sont les particularités de la Coopérative funéraire ?

Il n'y a aucune incitation à vendre plus mais une vraie incitation à répondre aux besoins des membres. C'est un changement de posture. On doit quand même être économiquement viable. Le profit, ça fait fonctionner l'entreprise, c'est tout. On remet la famille au centre, ce n'est pas marketing, c'est une réalité. L'autre aspect, c'est qu'on réfléchit à des funérailles plus respectueuses de l'environnement si possible. En mobilier, tout quasiment a été chiné. Pour le cercueil, on ne peut pas être sur du ré-emploi encore... En revanche, dedans, il y a du capiton. On va dire aux familles que si elles veulent, elles peuvent ramener leur tissu, on l'installe. C'est moins cher, moins impactant pour l'environnement et en plus ça a du sens de ramener le drap ou le plaid de mamie, ça lui ressemble. Sinon, on propose un capiton. On informe des possibilités.

Et sur l'esprit des funérailles ?

C'est un autre point essentiel dans une coopérative. Dire aux gens : reprenez le pouvoir, ré-impliquez-vous dans votre cérémonie, c'est votre défunt ! Ça n'a pas de sens qu'un maître de cérémonie fasse la même cérémonie pour toutes les personnes, les défunts sont uniques. Reprenez confiance en vous, même si c'est triste, il y a quand même beaucoup de lumières parce qu'on rend hommage à quelqu'un qu'on a aimé. Reprenez le pouvoir ici, ré-impliquez-vous, on peut faire plein de choses dans le funéraire. On peut faire des cérémonies dans des endroits insolites, dans des bars. On nous a fait croire pendant longtemps qu'on pouvait pas faire grand chose alors que si, on peut. L'idée, c'est de dire ça, qu'il y a plein de manières de rendre hommage et qu'il n'y a rien de formaté. Moi, j'ai vu des trucs dans le funéraire, c'était des textes à trous. Il y a encore des combats à mener !

Il y a aussi un changement dans l'approche du sujet avec les cafés mortels.

Le funéraire, c'est un secteur opaque et c'est un tabou. On n'en parle jamais. Le jour où on est confronté à des obsèques, on ne sait même pas de quoi on nous parle. Vous voulez un soin ? Euh... oui... Mais c'est quoi ? On est ignorants parce qu'on en a jamais parlé, on n'a jamais réfléchi à nos choix. On veut que les gens parlent de la mort quand ça va bien pour que le jour où ça va moins bien, ils aient déjà pas mal d'informations pour faire des choix éclairés. Et aujourd'hui, c'est pas le cas. Je l'ai subi moi. Ils font un peu culpabiliser, en disant que c'est bon pour le défunt. On m'avait pas dit que c'était carrément une catastrophe environnementale, les soins ! Les cafés mortels servent à diffuser de l'information dans un cadre convivial qui génère du débat. Le point commun, c'est la mort mais c'est un sujet hyper hyper vaste.

MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL

FOCUS SUR

L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

SEXISME en MUSIQUE

« En France, la part des femmes « leader » programmées dans les lieux de musiques actuelles est de 16,6% (Source : Fedelima) », lit-on dans le rapport 2019 présenté par HF Bretagne sur « La place des femmes dans le spectacle vivant et les arts visuels en Bretagne ». Dans la majorité des structures étudiées, les femmes responsables artistiques ne représentent qu'entre 10 et 20% de la programmation des salles et festivals de musiques actuelles. Autre élément : elles ne sont que 12% à diriger des Scènes de Musiques Actuelles (Smac). Comment interpréter et analyser ces données ? Et surtout, comment le vivent les personnes concernées ? Comment évoluer ?



TU JOUES BIEN POUR UNE FILLE :

QUEL RAPPORT ?



© CÉLIAN RAMIS

Dans le milieu musical, une femme, c'est une muse. Une source d'inspiration pour les grands génies de la création. Si elle veut être autre chose, au mieux, elle est chanteuse. Au premier plan devant deux, trois ou quatre musiciens. C'est une vision machiste et sexiste que nous véhiculons-là. Car elles peuvent être ce qu'elles ont envie d'être. Mais pour cela, elles doivent transgresser les normes établies et affronter les violences sexistes et sexuelles. « Nous, artistes, musiciennes, techniciennes, productrices, éditrices, compositrices, manageuses, attachées de presse, juristes et plus globalement « femmes des métiers de la musique », avons toutes été victimes ou témoins de sexisme qui règne au quotidien : les propos misogynes, les comportements déplacés récurrents, les agressions sexuelles qui atteignent en toute impunité la dignité des femmes. », signalent 1200 professionnelles du secteur, signataires du manifeste des F.E.M.M publié dans *Télérama*, en avril dernier. Elles prennent la parole, dénoncent et disent stop. Enquête dans le milieu des musiques actuelles.

Vendredi 6 décembre 2019. Minuit passé. La foule s'amasse dans le hangar du hall 3 du parc expo de Rennes. À l'occasion des TransMusicales, les cinq musiciennes de Los Bitchos font leur entrée sur scène. Une bassiste, deux guitaristes, une keytariste et une batteuse. Ici pas de chant mais une bonne dose de talent et un sacré côté dément. L'ambiance est festive et détendue. De leur rock instrumental initial se dégage de la volupté et de la subtilité, un mélange quasi corrosif auquel s'ajoute les percussions, venant renforcer la proposition musclée du quintet qui nous emmène explorer des sonorités jusque là déconnectées les unes des autres. Résultat : une cumbia rock aux airs de psychédéisme oriental. Le tout dans un ensemble mélodique, harmonieux et entraînant. Ce sont des bossesses et elles ont aiguisé leur savoir faire mais aussi leur sens de l'adaptation. Elles captent le public et ses réactions. Le parti pris de ne pas chanter offre une grande liberté aux impros et aux solos. On danse beaucoup, transcendé-e-s par cette organisation parfaitement maîtrisée et libérée, et tellement libératrice.

LE TOURBILLON TRIBADE

Une heure plus tard, dans le hall 8, ce sont les trois rappeuses catalanes, Bittah, Masiva Lulla et Sombra Alor, qui montent sur la scène des TransMusicales. Vêtues de capes, elles apparaissent telles des boxeuses. Ou des sorcières, quand elles enfilent les capuches. Poings en l'air, regards frontaux, c'est parti pour un spectacle que l'on retiendra très longtemps. Dans une interview publiée sur le site de *Madame Rap* – un média dont on recommande allégrement la lecture – le trio définit sa musique comme « un mélange de discours, de messages et d'esthétique. De la culture, de la résistance et de la musique urbaine. » Accompagnées par Dj Big Mark aux platines, les rappeuses de Tribade délivrent un flow rapide et coup de poing. Efficace. Chacune affirme son style, sa manière de rapper et même de pousser une voix puissante et aigue façon chant traditionnel espagnol, comme le fait Sombra Alor. Face à Tribade, nos pieds sont vissés dans le ciment du hangar. On suit le rythme avec la tête et les bras. Nos yeux sont incapables de détourner le regard de l'espace scénique. Nos tripes s'embrasent. Parce que

leur musique est viscérale et leur mise en scène très soignée, avec des gestes et des danses au service de leurs récits, de leurs propos. Elles interprètent et incarnent leurs chansons avec authenticité et beaucoup de plaisir se dégage de leur proposition.

Dans ce qu'elles relatent, dénoncent et défendent, c'est la noirceur d'une réalité misérable, d'un quotidien sali et pourri par les rapports de domination, qui prime. Le trio parle des réfugié-e-s, pointant « *que personne n'est illégal* », scande en sautant « *anti, anti, anti capitaliste* », indiquant l'importance d'une musique à textes antifasciste, anticapitaliste et féministe, propose de danser sur du reggaeton lesbien et prône l'empuancement des femmes. L'énergie qu'elles balancent, on se la prend dans la gueule et on y consent sans hésitation. Voir Tribade en concert, ça fait du bien. Parce que c'est plein de force, de colère, de douleur, de rire, de mouvements. C'est impactant et émouvant. Et c'est un vrai tourbillon qui jamais ne relâche la pression pour nous permettre de souffler. On retient notre respiration, sans jamais étouffer ou suffoquer. Au contraire. La proposition est joyeuse et engagée, théâtralisée et militante. Le souffle coupé par leur prestation, on respire et on kiffe.

LE CONSTAT, LE CHOC ET LE DÉCLIC

On en voudrait plus des propositions comme celles-là. Pourtant, on ne peut que constater la faible représentation des femmes dans les programmations des salles et des festivals de musiques actuelles, tout comme dans le reste des arts et de la culture. Ce sont les rapports ministériels de Reine Prat en 2006 et en 2009 qui ont permis de prendre conscience, par des données précises et chiffrées, que les inégalités existaient bel et bien entre les hommes et les femmes dans les arts du spectacle. Là où on pensait le secteur de la culture précurseur au sein d'une société encore très patriarcale, on découvre qu'il n'en est rien et qu'il n'y a pas d'exception en terme d'égalité. De cet alarmant constat va naître le mouvement HF, visant à lutter pour une représentation égalitaire des artistes et des professionnel-le-s du secteur. Fin 2013, sur le territoire rennais se crée HF Bretagne,

association membre de la fédération inter-régionale du mouvement HF, agissant pour l'égalité réelle entre les femmes et les hommes dans les arts et la culture, à travers 3 axes. Repérer les inégalités, par la veille statistique et la diffusion de données chiffrées mais aussi d'articles et d'analyses. Proposer des outils pour combattre les inégalités, par l'échange et la formation, par l'organisation d'événements destinés au grand public ou encore par des interventions dans les réseaux professionnels, les lieux de formation et la participation à des colloques et tables

rondes. Encourager des mesures politiques concrètes pour l'égalité réelle, par la demande qui est faite aux collectivités territoriales d'inscrire la question de l'égalité femmes-hommes à leur ordre du jour, d'évaluer la juste répartition des subventions accordées et d'inciter les structures subventionnées à agir pour la parité. Ce travail colossal, réalisé grâce à la motivation et la détermination de ses adhérent-e-s et bénévoles, donne lieu depuis 2014 à la publication d'un diagnostic chiffré, révélateur de la situation réelle en Bretagne. Le 16 mai 2019, au musée



« C'est salubre d'avoir les chiffres. Ça permet d'observer les évolutions timides mais aussi positives quelques fois. »

des Beaux-Arts de Rennes, l'association présente son 3e rapport « La place des femmes dans le spectacle vivant et les arts visuels en Bretagne. » Ce jour-là, Laurie Hagimont, coordinatrice d'HF Bretagne, rappelle que « compter, on le fait depuis l'origine d'HF Bretagne. Même nous, conscient-e-s des inégalités, on ne se rendait pas compte à ce point de la situation. C'est salubre d'avoir les chiffres. Et d'avoir les chiffres les plus précis possibles en région. Ça permet d'observer les évolutions timides, mais aussi positives quelques fois, et d'identifier les freins, les endroits de blocage, etc. »

DES CHIFFRES RÉVÉLATEURS

À la 8e page du rapport, se dresse la liste de la part des femmes responsables artistiques, dans les programmations de salles et festivals de musiques actuelles. Les chiffres ne sont pas bons. À l'occasion des TransMusicales et de Jazz à l'Ouest, elles représentent au moins 20% de la programmation. Lors de Bars en Trans et d'Im From Rennes, elles représentent entre 10% et 20% de la programmation, tout comme à l'Ubu et à l'Antipode MJC (pour les salles de musiques actuelles, le comptage a été effectué sur la programmation d'un seul trimestre). Enfin, pendant Le Grand Soufflet, Yaouank et Rock'n Solex, elles représentent moins de 10%. Précisons également que le reste des lieux de musiques actuelles en Bretagne – étudiés dans le cadre de la veille statistique sexuée – ne se démarque pas, affichant les mêmes catégories de pourcentage. Globalement, les chiffres ne sont pas bons donc, comme le souligne Gaétan Naël, en charge depuis 2008 de la programmation artistique de l'Antipode MJC : « En faisant les calculs, effectivement, on s'est rendu compte qu'on n'était pas meilleurs que les autres. Ni meilleurs, ni moins bons. » Compter amène à la prise de conscience. Face aux chiffres, on ne peut que constater la réalité des inégalités qui subsistent entre les hommes et les femmes. « C'est factuel. Mais notre objectif, ce n'est pas

de pointer du doigt telles ou telles structures. On ne fait pas ce boulot-là toutes seules dans notre coin. On travaille avec elles. Le but, c'est de passer du combien au pourquoi. Entre nous, les artistes, les professionnel-le-s, les structures, les collectivités, le ministère, les institutions, la réflexion doit être collective. On pose la question de l'égalité de manière saine et constructive. On sait qu'il y a beaucoup d'inconscient qui entre là-dedans. », précise la coordinatrice du mouvement HF, accompagnée de Clémence Hugo, co-fondatrice du groupe Musiques, avec Sarah Karlikow, au sein d'HF Bretagne : « Avant, c'était marginal d'être féministe et de poser la question de l'égalité. L'aspect médiatique a son importance. Le public des musiques actuelles est plus festif que dans le théâtre ou la danse par exemple. La médiatisation des inégalités dans le public amène une réflexion au niveau des pros. Aujourd'hui, quand les grands événements sont organisés et rassemblent les professionnel-le-s et le public, il y a toujours au moins une conférence ou une table-ronde organisée sur le sujet de l'égalité. C'est le cas pour les TransMusicales à Rennes, mais aussi au MaMA à Paris. Pour moi, la question est là. À HF, on essaye d'être sur de l'accompagnement, entre actions et réflexions. Et il y a des évolutions. La sacro sainte programmation sur laquelle on ne pouvait pas intervenir avant, maintenant ça va mieux. »

Ainsi, les chiffres sont parlants pour le spectacle vivant et les arts visuels : les femmes représentent aujourd'hui 60% des étudiant-e-s, 40% des artistes actif-ves, 20% des artistes aidé-es par des fonds publics, 20% des dirigeant-e-s, 20% des artistes programmé-e-s, 10% des artistes récompensé-e-s. À poste et à compétence égales, elles gagnent en moyenne 18% de moins que les hommes. Le rapport 2019 nous apprend qu'elles sont majoritaires sur les bancs des écoles puis elles deviennent moins actives, moins payées, moins aidées, moins



© CÉLIAN RAMIS

programmées, moins récompensées et enfin moins en situation de responsabilité que leurs homologues masculins. Les arts et la culture n'échappent pas, c'est certain, aux inégalités de sexe et de genre. Et n'échappent pas non plus aux conséquences de l'éducation genrée. L'Histoire est écrite par et pour les hommes. Elle valorise le patrimoine et néglige le matrimoine. À l'école, on enseigne les grandes œuvres de la musique classique. Toutes composées exclusivement par des hommes. On peut penser que ce n'est pas une fatalité en soi puisque cette Histoire se raconte au passé. C'est une erreur. Les conséquences de cette invisibilisation sont latentes. Sans modèles, comment se projeter à tel ou tel poste, à telle ou telle fonction, avec tel ou tel instrument ? Et encore aujourd'hui, les musiciennes sont moins visibles sur les scènes et dans les médias.

LE GENRE DANS LE CHOIX DES MUSIQUES

Le 5 décembre 2019, à l'occasion des TransMusicales, la FEDELIMA (Fédération des lieux de musiques actuelles) et le Master 2 Média, Genre et Cultural Studies de la Sorbonne Nou-

velle, organisaient une table-ronde autour de la « Diversité des identités sexuelles et les identités de genre dans les musiques actuelles » au début de laquelle Cécile Offroy, maîtresse de conférence en sociologie à l'université de Paris 13, proposait de bien redéfinir les concepts et le contexte : « *Le sexe renvoie à la différence des organes sexuels. On se voit souvent définir un sexe à la naissance. Mais depuis 20 ans, des recherches montrent qu'il n'y a pas qu'un seul modèle reproductif. La population inter-sexe réinterroge l'existence de seulement deux sexes. L'identité sexuelle, elle, n'est pas une notion fixée. Elle fait souvent référence au sentiment d'appartenance (ou non) à son identité sexuée. En fait, homme/femme, ce n'est pas si simple. Pas si binaire. Le genre, lui, correspond aux rôles sociaux attribués en fonction du sexe : les normes de comportement, les qualités, les compétences... Le genre est le sexe social en quelque sorte.* »

Les filles sont calmes, maternantes, jolies, perfides et aiment les commérages. Les garçons sont forts, déterminés, courageux, ont de l'énergie et aiment la bagarre. Ces rôles sociaux qui

assignent une personne à être femme et qui assignent une personne à être homme sont attribués très tôt et suivent les individus, au sein de la famille, à la crèche, à l'école, dans les groupes auxquels elles souhaitent s'intégrer, au travail, etc. « *Et ils traversent également les musiques. On attribue certains instruments davantage aux filles et d'autres davantage aux garçons. Dans les esthétiques aussi (classique, rock, jazz...), et ça atteint même les publics. On retrouve la même chose dans les activités et les fonctions. À la programmation, à la direction d'orchestre, on va voir des gars. Et à l'accom-*

pagnement artistique, à la communication, on va voir des filles. Les hommes captent souvent les fonctions à forte valeur ajoutée tandis que les femmes sont plutôt assimilées aux métiers du « care » qui sont dévalorisés sur le plan salarial. En règle générale, on constate que les valeurs des femmes sont moindres que celles des hommes. », explique Cécile Offroy. Elle note également que dans ce contexte binaire, tout écart aux normes apparaît comme une transgression. « *Or, on n'adhère pas tous et toutes de la même manière à ces rôles sociaux. L'identité de genre n'est pas immuable et l'iden-*

CÔTÉ PUBLIC

Les artistes en témoignent dans le dossier : monter sur scène, c'est transgresser l'ordre établi, et par conséquent, prendre un risque (selon la société). Côté public, même combat. La culture du viol ne s'arrête pas à l'entrée des concerts et festivals... Là où il y a foules et ivresse, on le sait, il y a aussi agressions sexuelles et viols, harcèlements et insultes. Comment rendre ces espaces plus surs et accueillants pour les personnes concernées (principalement les femmes, les personnes racisées, les personnes LGBTQ+, les personnes handicapées) ? Si la doctorante Louise Barrière axait son intervention sur les festivals militants, ne peut-on pas s'en inspirer pour tous les événements festifs ? « *On peut reprendre l'idée des chartes mais surtout ce qui est important, c'est de former les équipes qui organisent et encadrent les événements. Il y a aussi un bouquin qui est pas mal, ça s'appelle Making spaces safer (écrit par Shawna Potter, 2018, ndlr), il y a 200 pages de conseils sur les stratégies à adopter.* », nous répond-elle. On nous indique également l'initiative des festivals en Pays de Loire : la campagne « *Ci c'est cool* », destinée à sensibiliser les publics aux questions de société, au respect des individus et prévenir les violences à caractère sexuel, sexiste, raciste et homophobe lors des concerts. Dans le sud, à

Marseille, la salle de musiques actuelles Cabaret aléatoire aurait également entamé un travail de fond pour former ses équipes permanentes et de sécurité, afin de repérer les situations de tension et pouvoir intervenir. Et dans la capitale bretonne ? Depuis deux ans, l'association Stop Harcèlement de rue Rennes occupe un stand dès le hall d'accueil des TransMusicales, afin de pouvoir échanger avec les festivalier-e-s sur les questions de violences sexistes et sexuelles. Et depuis peu, nous avons remarqué la présence, notamment lors du festival Dangereuses lectrices et du concert des Enlaidies, d'une caravane-bibliothèque. C'est celle des Impudentes, association féministe d'éducation populaire fondée en 2018 qui propose un espace itinérant de prévention contre les violences sexistes et sexuelles en milieu festif. « *Un lieu où l'on peut venir discuter, échanger, lire une bande dessinée ou une brochure sur des thématiques féministes, écouter des témoignages d'harcèlement ou d'agression en milieu festif, etc. Cela peut être un endroit de repli pour les personnes qui ressentent le besoin de s'isoler et d'échanger sur les violences vécues.* », peut-on lire sur leur site. Pour des raisons d'emploi du temps, nous n'avons pas pu les interviewer, mais promis, on y reviendra.



© CÉLIAN RAMIS

tité du sujet n'est pas que l'identité de genre. », conclut-elle.

QUAND LE LANGAGE PENSE LE TALENT

Le lendemain, toujours à la Maison des associations, c'est HF Bretagne qui propose, en partenariat avec l'ATM, une table-ronde, pour la 4e année consécutive à l'occasion des TransMusicales. La thématique : « Les femmes haussent le son #4 – L'image des musiciennes : subie ou choisie ? » Dans la continuité des propos de Cécile Offroy, Marjorie Risacher, journaliste, productrice radio (RFI, France Inter) et coach scénique et média chez Laisse les dire dont elle est co-fondatrice, déclare : « Avant, les instruments à vent étaient interdits aux femmes. Ça disgraciait leur beauté... Les femmes étaient aussi interdites de scène. Mieux vaut castrer un mec que de mettre une femme sur scène ! »

Les inégalités dans la classification des genres ne datent pas d'hier. Raphaëlle Levasseur est planneuse stratégique dans la publicité et a rejoint l'association Les Lionnes, fondée en mars 2019, pour lutter contre le sexisme et le

harcèlement dans le monde de la publicité. Le 6 décembre, elle intervenait via Skype : « Ça se joue dès le fœtus. On dit : « Ça doit être une fille ou un garçon, parce qu'elle ou il bouge comme ci, parce que le ventre est comme ça. » Cette construction sociale conditionne 90% de notre cerveau. On vit dans une société d'hyperconsommation mais les femmes (52% de la population mondiale) sont invisibilisées. Certains mots et certaines images sont des biais de genre et de stéréotypes. Les clichés se retrouvent ensuite dans les clips et les positions scéniques. » Pour elle, le langage permet de penser le talent. Dès lors qu'on parle d'artistes, on présuppose le masculin. Car un homme est un artiste, une femme est une artiste ET une femme. « Les médias ont un impact sur le choix des mots. Ils façonnent les normes, avec le mythe du musicien et le mythe de la chanteuse. La femme est associée à la reproduction, on parle d'elle plutôt en tant que muse, dans l'accompagnement, en tant que faire valoir ou femme de. Et on suppose qu'il y a toujours un homme derrière elle. Les hommes, eux, ils ont le leadership de la création. Les femmes sont invisibilisées et non reconnues en tant que productrices de

contenu. », analyse-t-elle. Autour de la table, la rappeuse nantaise Pumpkin, co-fondatrice de la structure Mentalow Music, confirme les difficultés à être reconnue en tant qu'artiste : « Quand je débarque en concert, on vient me voir pour me dire « C'est bien ce que tu fais, j'aurais pas cru », « J'ai été agréablement surpris », « T'as pas une tête de rappeuse » ou encore « Tu dis « putain » mais c'est pas joli dans la bouche d'une fille ». Un jour, quelqu'un dans un label m'a reproché le fait que je parle d'utérus dans un texte, en me disant « Ta carrière ne décolle pas parce que tu parles de trucs de meufs. » »

#PAYETANOTE

« Tu joues bien pour une fille ». C'est une phrase entendue par trop de musiciennes. Le sexisme infuse aussi dans les musiques, comme en témoigne le site Paye Ta Note. « Le regard est différent je trouve quand une meuf est sur scène. On va entendre « Ah pour une fille, elle joue bien. » Je l'ai déjà eu moi le « En fait, tu te débrouilles bien. » Il y a des domaines que j'adore : les musiques assistées par ordinateur, par exemple, c'est un monde hyper masculin mais moi j'aime ça. Pourtant, on va voir mon frère (Romain James, batteur de Totorro et de La Battue, ndlr) pour lui poser des questions sur comment il a réglé ci ou ça, et il dit que c'est pas lui, c'est moi qui ai fait. », réagit Ellie James, artiste rennaise que l'on retrouve au chant et au clavier dans Mermonte, Bumpkin Island et

désormais La Battue. Ce dernier étant la seule formation (à laquelle elle participe) avec une majorité de musiciennes (2 sur 3) avec Yurie Hu, également au chant et au clavier. Toutes les deux, elles le disent : « On a l'habitude d'être les seules filles dans les loges. » Yurie, elle, était déjà seule dans toutes les promos au Conservatoire de jazz : « Il y a vraiment je pense un rapport avec l'histoire de la musique. Il y a moins de figures féminines, on voit moins d'icônes qui nous parlent. Aujourd'hui, on a des difficultés à être considérées comme des vraies chanteuses. » Elles rigolent : « C'est même une insulte : « Tu fais ta chanteuse »... »

Plus jeunes, rêvaient-elles d'être musiciennes ? Ont-elle fondé ou participé à des groupes lorsqu'elles étaient au lycée ? « Mes deux parents sont dans la musique, ils ne voulaient pas que je fasse ça. J'ai fait des études de génétique. J'étais pas dans un groupe de musique au lycée, ma bande de potes ne s'intéressait pas du tout à ça. Mon frère lui a toujours eu des groupes. Depuis le collège déjà c'était un virtuose de la batterie. », répond Ellie James. « En Corée, mes parents n'auraient pas été d'accord pour que j'en fasse mon métier. À moins d'être ultra ultra bonne en piano classique... Je n'y pensais pas jusqu'à ce que j'arrive en France. En sachant que j'allais répondre à une interview sur le sujet et en remplissant le document de la Sacem (qui réalise actuellement une grande enquête sur la place des femmes dans le secteur



© CÉLIAN RAMIS



© CÉLIAN RAMIS

musical, ndlr), j'ai réfléchi un peu au pourquoi. Et je pense que c'est une incidence de l'éducation. Les filles, on est éduquées à être le plus altruiste possible. Une bonne fille, c'est une fille qui pense avant tout aux autres. Les gars, eux, ils sont dans le fantasme du héros. Il est un héros, il a le pouvoir. Nous, on ne nous invite pas à avoir ce genre de fantasme. », décrypte Yurie Hu qui souhaite que tombent enfin les barrières du genre : « Moi j'ai tous les clichés, je suis une femme, asiatique, je joue du piano. Mais aussi je dis des gros mots, je bois des canettes... !!! »

FACE AU PATERNALISME

D'un côté, l'éducation genrée agit sur les comportements. Les garçons, non contraints par la réserve et les interdits (officiels et insidieux), adoptent une aisance au fil des années et des expériences, là où les filles vont moins oser, car moins encouragées par l'entourage, les enseignant-e-s, les professeur-e-s de musique et plus largement par la société qui invisibilise les musiciennes, et vont moins se sentir légitimes. Sans reconnaissance réelle et soutien(s), elles peuvent d'ailleurs, dès l'adolescence et début

« Moi, j'ai tous les clichés, je suis une femme, asiatique, je joue du piano. Mais aussi, je dis des gros mots et je bois des canettes...!!! »

du parcours universitaire, abandonner leur cursus et formation musicale. Quand elles poursuivent, elles sont souvent orientées, consciemment ou inconsciemment, vers les rôles « supports », c'est-à-dire le chant, la basse, le piano, etc. Il n'est pas rare de voir des groupes dans lesquels la chanteuse est entourée exclusivement par des musiciens. Il est très commun de voir des groupes exclusivement masculins. Il est plus rare en revanche de voir des groupes exclusivement féminins. C'est le cas de Periods, un trio qui a pris sa source à Rennes en novembre 2017. « J'ai commencé avec Ophélie. J'ai été la chercher parce qu'elle jouait du synthé dans un groupe punk. Elle a un style très garage. Paola, ma petite sœur, nous a rejoint 6 mois après. Elle vient plutôt de l'univers techno et moi aussi techno, hip hop. On a commencé à faire des concerts et ça nous a plu, on a joué de plus en plus. En septembre, on a sorti un EP (Vocoder 3000, à écouter, c'est top, ndlr). On nous demandait toujours notre nom de groupe, alors on a fini par s'appeler Periods mais y a pas vraiment de démarche derrière le nom. », rigole Dana.

Leur démarche, finalement, c'est la spontanéité. Si les compositions musicales sont amenées par les unes et les autres, c'est Dana qui signe les textes, là aussi avec beaucoup de spontanéité. « On parle beaucoup de la place des femmes et des relations femmes-hommes qui peuvent être compliqués. Ce sont des sujets forts. On dit de nous qu'on est un groupe féministe, moi, ça me va, parce que je le suis. Mais en fait, je considère que c'est normal d'être féministe, c'est même triste qu'il y ait un mot pour définir ça. Mais oui, c'est féministe parce qu'on vit en tant que femmes des choses très dures, tout le temps. Alors, nos chansons, c'est un peu comme un journal intime, je pars d'histoires vécues par moi ou des gens que je connais, et je modifie un peu. C'est un point de vue sur des si-

tuations en fait. Ce sont surtout des femmes qui se reconnaissent dans les chansons et qui nous disent que ça fait du bien, que ça fait plaisir. La chanson par exemple sur le moniteur d'auto-école, c'est une histoire personnelle. Des nanas se sont reconnues dedans. C'est bien ! Enfin, c'est triste, mais ce que je veux dire c'est que c'est bien de savoir que l'on n'est pas seules. », analyse-t-elle.

Elles chantent le sexisme subi et le vivent au quotidien. « On s'est pris des remarques de techniciens. Mais ça c'est très répandu. », glisse Paola, rejointe par Dana : « Ça arrive qu'ils nous proposent de l'aide, mais ça va on gère notre truc. Ils vont nous regarder de haut. Avoir une attitude paternaliste. Je trouve qu'en tant que meufs, on est toujours obligées d'en faire plus. Je sais branchée mon ampli. » Sur la scène de l'Antipode, le 25 janvier, Periods et La Battue étaient sélectionné-e-s pour les auditions des Inouïs du Printemps de Bourges. Leurs discours sont semblables. Ellie James n'a pas de formation en musique : « Quand j'ai commencé, je n'y connaissais rien. Mes frères m'ont montré des choses pour que j'apprenne et pour que les techniciens ne parlent pas qu'aux hommes. » Pour Irène (qui remplace Ophélie dans Periods depuis quelques mois), « là où ça peut changer c'est quand il y aura plus de femmes côté musique et côté régie. Il faut que ça devienne normal ! On manque de modèles de batteuses, de guitaristes... Et ce manque freine les filles. » D'où la mise en place par la FEDELIMA du mentorat et de binômes sur les postes de direction mais aussi en technique et en musique.

SAFE OU PAS SAFE ?

Les remarques du style, Alice, chanteuse et guitariste du groupe grunge SheWolf, en a essayé plusieurs. Le 6 décembre, aux Ateliers du Vent, Les Enlaidies organisaient un événement en off du festival dont la première édition se tenait en



© CÉLIAN RAMIS

juin 2019 : un concert composé exclusivement de musiciennes, de techniciennes et d'organisatrices, précédé par une table-ronde autour de la sexualisation des musiciennes. « On a des remarques de techniciens, ils vont nous dire que la technique c'est pas notre truc, parce qu'on est des femmes... Ils veulent t'apprendre la vie, t'apprendre à régler ton instrument... Quand ils te proposent de t'aider à porter ton matériel, tu sens l'attitude paternaliste. Et je vous raconte pas aussi les comportements de prédateur, « Ah y a beaucoup de guiboles à l'air, je vais avoir du mal à me concentrer sur le son... ». Quand je joue le soir, je me demande comment je vais m'habiller. Je me demande comment Courtney Love partirait dans l'hypersexualisation pour dire « Je vous emmerde encore plus »... Tu te poses des questions que tu devrais pas te poser. T'as pas envie d'être désirée, t'as envie d'être écoutée. Mais t'as pas non plus envie de te cacher ! », souligne alors Alice.

Pour \$afia Bahmed-Schwartz, artiste pluridisciplinaire qui ce soir-là propose un concert eros rap/trap, intervient : « Tu peux avoir envie que le public te désire mais pas les gens avec qui

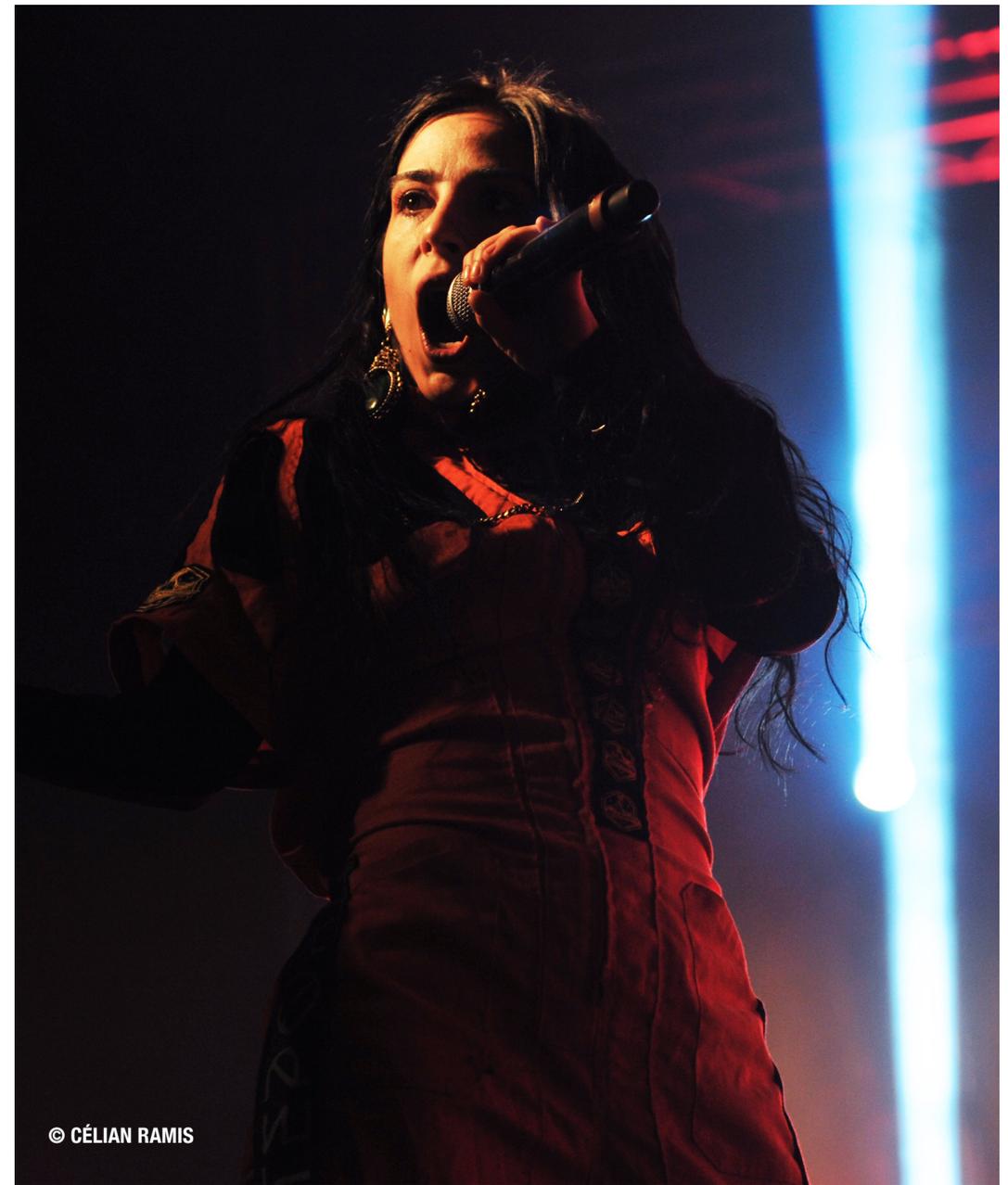
tu bosses ! Je passe plus de temps à gérer mon ingé son que mon concert. Je viens des Beaux-Arts et déjà avant je faisais des dessins érotiques. Ça me servait à m'empowerer. Je me suis ensuite mise à l'écriture, puis à la musique, puis à la vidéo. J'étais dans la case de l'artiste femme pop rap, j'ai commencé à réfléchir aux clichés. Je me suis aperçue que, même dans les mouvements queer, avec des personnes averties, déconstruites, les réflexes sont sexistes. Une femme puissante, ça va forcément être une maquerelle. Moi, ce que je veux faire, c'est incarner tout un panel d'images de femmes et essayer au fur et à mesure de créer des personnages qui mélangent clichés et états d'âme, qui vrillent et qui dépassent les frontières normatives. Je suis en recherche. Publiquement, je suis considérée comme une chanteuse. »

À l'affiche de ce off des Enlaidies figure aussi le groupe d'electroclash NABTA dont Justine fait partie. Elle a toujours participé à des groupes dans lesquels jouaient des hommes, elle est hélas habituée à ce que les techniciens ne s'adressent pas à elle : « En plus, avec les ingés sons, j'ai le côté jeune et le côté femme. Pour

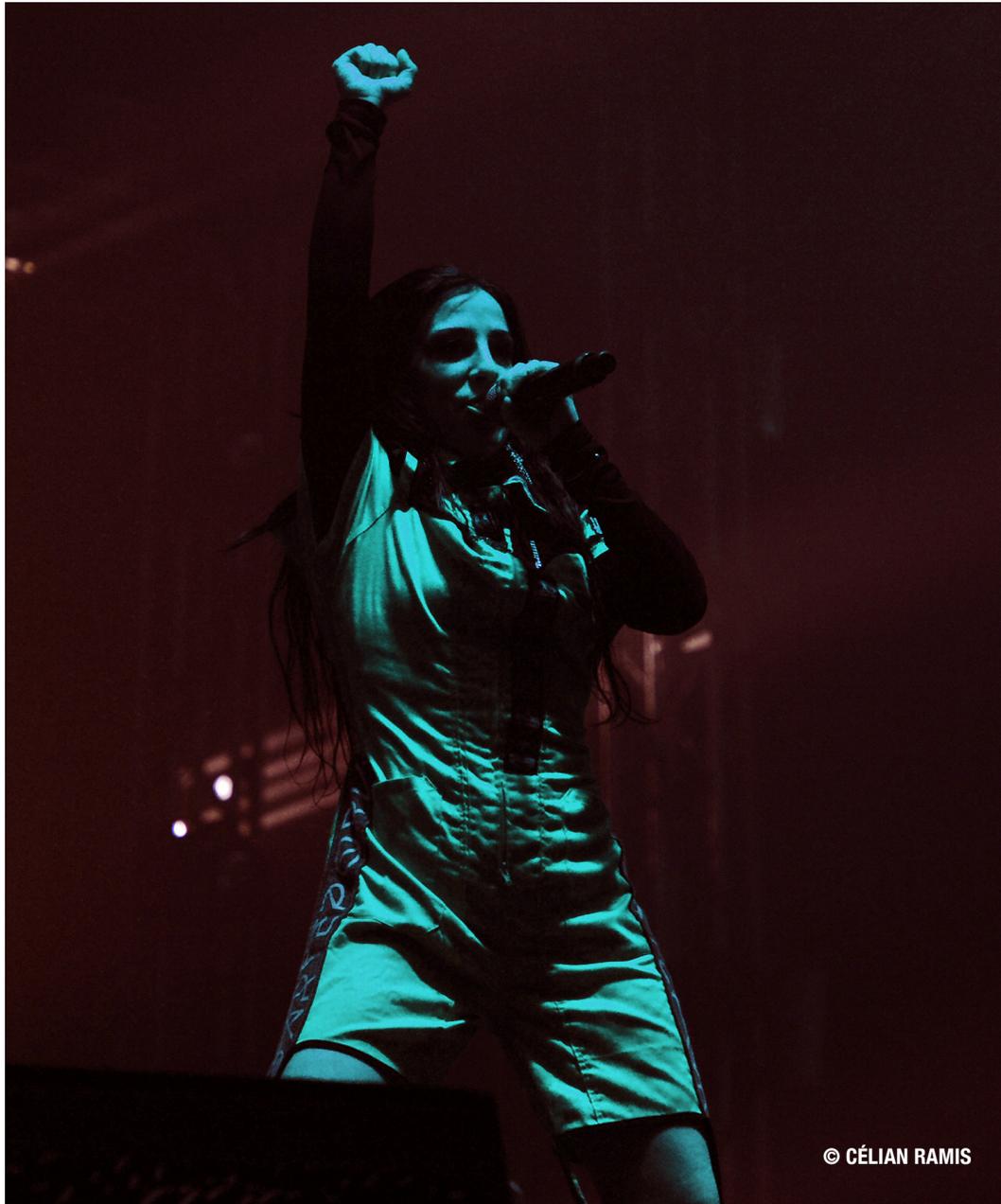
moi, la scène est un endroit super safe. J'y ai déjà enlevé mon tee-shirt et j'avais les seins à l'air. Et en fait, c'est pas safe. Un mec m'a fait pouet pouet. » Choquée, elle remarque que sur la scène les corps, des femmes principalement, sont sexualisés, parfois malgré eux : « T'as une robe punk, on vient te dire que ça te grossit. En fait, peu importe pour quoi tu viens, tu ne dois pas venir me toucher, m'agresser. »

EXPLOSIONS DANS LES OREILLES...

Lors de la table-ronde d'HF Bretagne, Marjorie Risacher fait part d'une anecdote significative. Un soir, à Paris, l'artiste rennaise Laetitia Shériff, identifiée rock indé / alternatif, joue sur scène. Dans la salle, un mec crie « À poil ! ». Elle n'en revient pas : « Jamais ça ne me viendrait à l'esprit de crier ça à un artiste homme. » Quelques heures plus tard, au parc expo, on



© CÉLIAN RAMIS



© CÉLIAN RAMIS

laisse nos oreilles trainer dans la fosse. « Ahh c'est les Spice Girls ! », s'esclaffe un festivalier en découvrant le quintet de Los Bitchos. Peu de temps après, un autre quitte le hall : « Ouais, elles sont bonnasses mais ça s'arrête là... » Flashback. On se souvient du rock viscéral délivré par Shannon Wright, lors du festival Mythos en avril dernier. Derrière nous, deux hommes discutent. Pas de sa musique non, mais de « sa

sacrée bouche à pipe » avec laquelle « elle doit en sucer, des bites ». On était resté-e-s sur le cul, sans voix.

On raccroche alors aux propos d'Ellie James, concernant les commentaires et comportements sexistes auxquels elle est régulièrement confrontée avec les techniciens : « La plupart du temps, les techniciens sont assez ravis de

« Pour moi, la scène est un endroit super safe. J'y ai déjà enlevé mon tee-shirt et j'avais les seins à l'air. Et en fait, c'est pas safe. Un mec m'a fait pouet pouet. »

DÉSEXUALISER LES CORPS SUR SCÈNE

voir des femmes dans ce milieu. Avec mon solo, je vais jouer plutôt dans les théâtres, et là je trouve qu'ils sont un peu plus vieux jeu. Quand j'ai confiance en moi, je mets les pieds dans le plat et je leur dis que c'est super sexiste ce qu'ils disent. Et puis, il y a des fois, je me sens comme une enfant, et là ils me font sentir comme une merde. J'ose pas leur dire et après j'y repense, je me dis que j'aurais du dire ça ou ça. Et je m'en veux. » Pour Alice de SheWolf, le contraire ne fonctionne pas. Elle prend l'exemple de Jim Morrison et son côté sexy « pour faire tomber les minettes ». Il ne lui viendrait pas à l'esprit de dire de lui qu'il est « bonne » (expression exclusivement pensée au féminin...) ou de le dénigrer pour son physique. « Chez les mecs, le respect grandit avec le sex appeal. », souligne-t-elle.

Sur scène, le trio enflamme le public. C'est une explosion grunge qui vient nous délivrer de nos tensions. On a envie de nous libérer de nos corps qui tout à coup semblent trop étroits pour cette dose d'énergie. Le groupe s'est formé à Paris il y a 4 ans et évolue désormais en Normandie, dans le Perche, où elles ont bâti un studio et ont enregistré un album *Sorry, not Sorry*. Le grunge, Alice en était fan. Et en plus, c'était une évidence : « Le côté brut, sans une tonne de reverb', dire les choses comme on les pense. Avec une vraie recherche mélodique, harmonique, bien vénère. Parce qu'il y a aussi le défoulement pur. Ça complète avec les chansons dans lesquelles on revendique ce qu'on vit et qui nous met en colère. On montre que la condition humaine est complexe, on cherche à déconstruire les préjugés. Ça nous arrive pour écrire des textes de prendre des faits divers comme des meurtres, des infanticides, etc. et d'en faire des chansons mais sans être dans le jugement. Juste, on incarne des personnages d'une société malade. »

Sur scène, se dégageant liberté, rage et détermination. Il n'est plus question de sexe et de genre, simplement de musique. « C'est une liberté totale. C'est ta scène, tes règles, c'est comme tu veux toi. Le plaisir, j'ai pas l'impression qu'on me l'arrache, je le provoque moi-même. Je n'ai jamais eu aucun rapport semblable à celui-ci avec mon corps en dehors de la scène. Sur les photos, souvent, on dirait que je suis en plein orgasme. », rigole Alice, quelques instants avant de monter sur la scène des Ateliers du Vent.

Durant les échanges, Marie-Claude et Fanny, respectivement batteuse et bassiste de SheWolf rejoignent la table-ronde. « Perso, je n'ai pas du tout envie de me sexualiser dans la manière de m'habiller ou le maquillage. Mais j'ai quand même une pression. Quand tu décides de faire ça et que tu es la seule fille du groupe à faire ça, tu as une énorme pression. Ça m'est arrivé et en loge, tout le monde se maquillait. Qu'on veuille se maquiller ou pas, on est tout le temps en train de se remettre en question. En tant qu'être pensant, on a le droit d'avoir les goûts qui sont les nôtres. Si plein de meufs arrivaient sur scène en tee-shirt et en jean, ça mettrait moins la pression aux autres. La non sexualisation, je trouve que c'est aussi un thème important dans ce débat. », explique Marie-Claude. Fanny apporte également son point de vue, alimentant une réflexion au-delà des sexes et de leur binarité actuelle : « La performance de genre ne me parle pas. Ça enferme dans des catégories. Je me considère pas genrée. En apprenant à m'accepter telle que je suis, c'est-à-dire juste une humaine avec une chatte et des seins, j'arrive pas à m'ancrer femme dans ma tête. Parce qu'on va me décrire avec des pseudos critères féminins qui ne me conviennent pas. Je n'exprime aucune sexualisation et je considère que c'est l'expression de



© CÉLIAN RAMIS

chacun. » Il n'y a rien d'universel et de figé dans les féminités, tout comme dans les masculinités, dépassant le cadre normatif et restrictif imposé. Comme le dit \$afia Bahmed-Schwartz, monter sur scène quand on est une femme, c'est se mettre en danger et c'est déjà transgresser une norme. Celle de la gentille fille qui reste à sa place et ne se met pas dans la lumière. Pour ne pas attirer l'attention. Pour Alice, faire du rock, c'est aussi un acte transgressif. Et pour Dana, Paola et Irène, être en soutien-gorge sur scène, « c'est pour être à l'aise. »

Comme à leur habitude, elles partent d'un acte spontané : « On ne se pose pas la question pour les mecs. Ils se mettent torsos nus et personne dit rien. Alors que nous, on nous demande pourquoi on se met en soutifs. » Puis, elles prennent du recul, selon leurs propres dires. Elles conscientisent le geste, qui devient militant : « Ça va avec nos morceaux. Pour essayer de déssexualiser les corps de femmes. Et on n'a jamais eu de réflexions par rapport à ça. Alors, on imagine bien que certains se rincent l'œil mais en tout cas, devant nous, ils se taisent. Peut-être que comme on a des paroles féministes, ils osent pas... »

LE RAPPEL À L'ORDRE, À TRAVERS LA MÉDIATISATION

Tant mieux. Il n'est pas à souhaiter que les violences s'amplifient. Malheureusement, on constate en parallèle que quand les médias

s'en mêlent, à long terme, les musiciennes sont sans cesse ramenées à leur sexe et à leur genre. Comme dans tous les domaines de la société, quand elles cherchent et commencent à se faire une place, on leur rappelle quelle elle est, cette fameuse place, selon la hiérarchisation des sexes. Docteure en sciences du langage à l'université Rennes 2, Claire Lesacher présentait, lors de la conférence organisée par la FEDELIMA, les expériences médiatiques de deux rappeuses à Montréal (dont elle a changé les noms). La première, c'est Mathilde, elle a commencé le rap pour faire rire son entourage. La seconde, c'est Dalia, et elle, clairement, a utilisé le rap pour parler de la sexualité féminine. Elles attisent la curiosité des médias qui vont très rapidement les remettre dans le cadre restrictif : « Déjà, les discours et intérêts des médias s'adosent au fait qu'elles sont des femmes avant d'être des artistes. Les articles sont titrés par exemple « Les filles au franc parler ». Mathilde explique combien elle s'est sentie enfermée dans un rôle de bimbo écervelée. Les médias étaient focalisés sur les moments où elle disait chatte et bite. Elle, elle ne se reconnaissait pas. Dalia indique que les médias se sont focalisés sur l'aspect sexuel et ont fini par lui reprocher. Le constat, c'est que les logiques médiatiques semblent alimenter la visibilité des rappeuses sur et pour l'aspect sexualisant. Et en plus, il y a l'idéologie selon laquelle ce n'est pas sérieux de parler sexualité. »

Résultat : il y a un risque pour ces artistes de rester à la marge. Lors de la conférence proposée par HF Bretagne, les expertes ont également mis en interrogation la responsabilité des maisons de disque et des attaché-e-s de presse : comment décrivent-elles les artistes ? La chanteuse et guitariste de SheWolf amène sa réponse quelques heures plus tard : « Ça nous fait chier d'être présentées comme un groupe de rock 100% féminin. » Et pourtant, c'est le point sur lequel accentuera la presse, comme le souligne Pumpkin qui au lendemain d'un concert lit dans *Ouest France* que « des petites dames qui chantent du hip hop, il n'y en a pas partout. »

« ON N'EST PAS LIBRE UNE SEULE SECONDE EN FAIT »

De son côté, \$afia Bahmed-Schwartz témoigne également de mauvaises expériences avec la presse. « L'image des femmes est différente de celles des hommes. Dans tous les domaines.

L'an dernier, je participais à un concert pour Arte. Un journaliste voulait faire une vidéo avec une interview, à la Konbini. Il a commencé par me poser des questions sur mon père. Je lui dis qu'il me fait prendre des risques donc je ne veux pas répondre à ses questions à la con. Il a continué l'interview. Sur mes origines, mon genre, ma famille, mon orientation sexuelle... J'avais juste envie de parler de musique, de performance ! Les artistes femmes, on accepte les interviews et on accepte de jouer le jeu car on a besoin de visibilité et puis que si on dit non, on passe pour des hystériques, des rabat-joies, etc. Je trouve qu'avec les journalistes, y a toujours un moment où le consentement est vague, aussi vaporeux que les images. », relate l'artiste.

Carole Boinet est rédactrice en chef adjointe aux *Inrockuptibles* et écrit principalement dans la rubrique Musiques. Invitée à participer au débat par HF Bretagne, elle soulève que la presse est le reflet d'une société : « Si le journalisme ne va

CÔTÉ FOLKLORE

Le 15 janvier 2020, la presse révèle que le Pennsoner du bagad d'Auray, Loïc Le Cotillec, âgé de 24 ans, a été mis en examen pour viols (au moins trois personnes) et harcèlement, entre mai et septembre 2019. Lors de notre rencontre, Laurie Hagimont, coordinatrice d'HF Bretagne, nous explique recevoir énormément de témoignages de violences sexistes et sexuelles dans le milieu des musiques traditionnelles bretonnes : « Le constat est en train de se faire. Il n'est pas encore objectivé. On va traverser ce sujet cette année. Pourquoi ? Qu'est-ce qui fait ça ? Est-ce qu'il y en a plus que dans les musiques actuelles ? Que dans les autres musiques ? On n'a pas encore les réponses. Mais on a envie de comprendre et pour cela, on va travailler avec les programmeurs, les artistes, les écoles, etc. » Dans son communiqué publié sur les réseaux sociaux, la structure rappelle

que les personnes victimes ou témoins de violences sexistes et sexuelles peuvent se rendre sur la plateforme de signalement pour échanger de manière anonyme avec des policier-e-s formé-e-s, qui peuvent les orienter et les aider à déposer plainte. Et apporte son soutien aux victimes : « Nous ne pouvons en aucun cas nous substituer à la parole des victimes et des témoins. Un immense merci à celles et ceux qui ont le courage de parler. Nous espérons que cela aidera celles et ceux qui n'y arrivent pas encore, constituera un sévère avertissement à celles et ceux qui participent à la mise en œuvre de cet environnement et provoquera les remises en question qui sont désormais une nécessité absolue (...) Nous sommes nombreuses et nombreux à ne plus vouloir faire ce genre de constat et à vous soutenir. Vous n'êtes pas seul-e-s ! Toutes et tous ensemble. »

« À force de commenter leurs physiques, leurs comportements, de les questionner, elles en viennent à culpabiliser. Elles sont toujours trop ou pas assez. Laissons-les, les femmes ! »

pas, la société ne va pas. Dans le journalisme, on capte la matière vivante, le temps présent. Je suis convaincue du poids des mots et de leur puissance. Les idées passent par la forme langagière. Je me suis naturellement mise à écrire en écriture inclusive. Oui, il faut préserver les langues mais je crois que la langue, comme le journalisme, est vivante et donc elle évolue. Elle suit nos mouvements de pensée. Il faut qu'elle suive nos vies. » Vient alors la question des freins. L'éducation a été mentionnée mais c'est maintenant au capitalisme d'atterrir sur la table des réflexions. L'industrie musicale fait front et empêche une majorité d'artistes d'accéder à une liberté totale en terme d'images (et pas que...). Pour Raphaëlle Levasseur, il est certain que beaucoup d'artistes passent par « le persona », c'est-à-dire par la construction d'un personnage, et pour Carole Boinet, la musique est liée à l'image. « Elvis, il était oversexualisé. On vendait un corps qui plaisait aux adolescentes. C'est très complexe et insidieux. L'industrie musicale se construit sur des objets à vendre. Les gars aussi sont touchés mais moins que les filles. À force de commenter leurs physiques, leurs comportements, de les questionner, elles en viennent à culpabiliser. Elles sont toujours trop ou pas assez. Trop ou pas assez sexy, avec des poils ou sans poils, en jogging ou en robe... Il y a toujours quelque chose qui ne va pas. C'est la liberté qui est en jeu. Laissons-les, les femmes ! Il faut que les gens soient libres de faire ce qu'ils ont envie de faire ! », remarque Carole Boinet. Elle prend l'exemple de Kate Bush. La première fois qu'elle apparaît et qu'elle se met à danser. La première fois, dit-elle, qu'on voit une femme danser un peu bizarrement : « C'était incroyable de liberté ! Elle a inventé une subjectivité et ça, peu de femmes se l'autorisent. C'est difficile de sortir du carcan, du cadre. » Il y a quelques mois, en interview avec Oriane Marsilli, alias Ladylike Lily, elle nous faisait mention de la per-

formance de Camille, très empreinte de liberté. Elle notait alors qu'il est rare de voir une musicienne s'affranchir des codes.

Pumpkin confirme : « Ce qui est insidieux, c'est que tout est mis en place par exemple pour une séance photo. Et quand tu as du respect pour le travail des gens, c'est pas facile d'intervenir. On n'ose pas dire non. » Elle fait alors état de son rapport à la scène : « En concert, j'aimerais que le public soit focus sur la performance artistique et rien d'autre. Et parfois, je vois que le regard se porte sur autre chose. Je pense qu'on n'est pas libre une seule seconde en fait. » Pour \$afia Bahmed-Schwartz, même discours : « Moi, ce que j'aime dans la scène, et c'est un choix, c'est monter sur scène et rencontrer le public, la sororité. C'est ça que j'aime. Il y a une sorte d'effervescence où t'as envie de donner le meilleur de toi-même et de donner de la force aux autres. Être une super soi-même pour l'offrir aux personnes qui sont venues. » Mais, comme partout, une femme libre équivaut à l'immatrisable. Impossible pour une femme de transgresser ses rôles sociaux sans être rappelée à l'ordre. Que ce soit par les professionnel-le-s de la musique, les médias ou le public. Le rapport de pouvoir désignant les hommes comme êtres dominants passe par des biais multiples, et cela n'est pas propre aux musiques actuelles : invisibilisation, contrôle de l'image, objetisation du corps, violences sexistes et sexuelles, dans lesquelles s'imbriquent également les violences racistes, LGBTIphobes, grossophobes, handiphobes, etc.

S'ADAPTER, CONSTAMMENT

Claire Morel, co-fondatrice de She said so France et modératrice de la table-ronde sur l'image subie ou choisie des musiciennes, cite Edmond de Goncourt dans toute sa misogynie : « Si on faisait l'autopsie de femmes ayant un



© CÉLIAN RAMIS

talent original, comme Mme Sand, Mme Viardot, etc. on trouverait chez elles des parties génitales se rapprochant de celles des hommes, des clitoris un peu parents de nos verges. » Voilà voilà. Les femmes, encore aujourd'hui, ne sont pas réellement considérées comme des artistes à part entière. Demeure cette vision néfaste de la muse qui n'a pour but que de renvoyer les femmes à une vaste fonction d'inspiration pour les hommes, producteurs de contenus de génie. Les femmes doivent s'adapter. C'est ce que notent Ellie James et Yurie Hu. « Quand on part en tournée, on s'adapte énormément. L'humour gras, le foot, tout ça... Maintenant, ça fait partie de moi, je suis contente quelque part de faire partie des « gars ». Mais j'ai été obligée de m'endurcir pour être entendue. », souligne Ellie. Pour Yurie, il y a un sujet qui reste profondément tabou et dont elle parle aisément, et c'est tant mieux, ce sont les menstruations. « Je ne veux pas diaboliser les mecs mais les règles, les douleurs physiques, ils ne comprennent pas. Nous, on a nos règles tous les mois. En tournée, j'appréhende. Il faut que je pense à bien prendre des tampons, des médicaments, etc. Et puis je ne parle pas de celles qui ont des complications dues à leurs règles, qui font des anémies, celles qui ont de l'endométriose... On n'en parle jamais et je pense que ça peut même dissuader des femmes à ne pas avoir ce rythme de vie. », signale-t-elle. Ellie est sujette à des évènements en période de règles : « Je flippe

que ça m'arrive sur scène. Je me demande si ça va m'arriver avant de monter sur scène ou sur scène... Attention, on ne se victimise pas mais on pense que c'est important d'en parler. Par exemple, j'ai pas mal d'amies qui faisaient de la musique et qui ont arrêté quand elles ont eu des enfants parce que souvent leurs mecs font aussi de la musique et donc il faut qu'il y en ait un qui s'arrête... Et on a plus l'habitude de voir le mec sur la route en tournée. Ça me fait me poser beaucoup de questions. C'est quoi mon futur ? Comment je pourrais concilier vie de famille et vie de tournée ? Déjà que concilier la vie de couple c'est pas facile... »

La parentalité est encore attribuée aux femmes comme nous l'expliquait l'an dernier la réalisatrice rennaise Céline Dréan, après avoir participé à la table ronde organisée par HF Bretagne, à l'occasion du festival Travelling, sur la place des femmes dans le milieu du cinéma. Concernant les propos des actrices expliquant de plus en plus dans les médias qu'après une grossesse, elles partaient en tournage avec leurs bébés, elle répond : « On entend des actrices qui sont à un niveau hyper élevé, qui peuvent avoir des nounous avec elles. Une technicienne son, une cheffe op', une réalisatrice qui fait plutôt du documentaire, je peux te dire qu'il y aura pas de nounou, pas de budget pour ça. Soit tu as quelqu'un d'autre qui peut assurer quand t'es pas là, soit t'as pas et t'as pas de solution.

« Sur l'ensemble, le parcours est cadré. Il y a une orientation genrée des instruments et une éducation genrée. »

mots qui font perdre confiance. Il faut prendre conscience de ça. C'est extrêmement grave et ça a des conséquences sur le comportement des filles et des garçons, notamment l'évitement et l'abandon chez les filles. On ne peut pas traiter les violences sexuelles si on ne traite pas ce qui paraît « anodin ». », s'insurge à juste titre la coordinatrice d'HF Bretagne. Pour elle, les professionnel-le-s de la musique ont la responsabilité d'accompagner et de faire entendre la diversité des points de vue qu'il y a dans cette société : « Ce n'est pas si compliqué, c'est une règle qui peut être mise en place. Comme pour le cinéma avec Polanski, on ne demande pas de censurer la projection du film mais en parallèle de l'accompagner d'un débat, d'une rencontre. » Réflexion à laquelle Clémence Hugo ajoute la nécessité de faire parler les personnes concernées : « C'est important de ne pas se retrouver en position de dominant-e qui parle à la place de... Comme quand on parle de la décolonisation avec uniquement des hommes blancs. Là dans le cas des musiques actuelles, il faut écouter les personnes concernées : les musiciennes. »

UN TRAVAIL COLLECTIF

Elles le disent : depuis MeToo, elles ont moins besoin de convaincre, la réflexion est plus collective, le travail aussi. HF aide et accompagne mais ne fait pas à la place. « On a une belle relation avec les TransMusicales depuis plusieurs années. À aucun moment, on ne fait à leur place. De toute façon, c'est inscrit dans le pacte des musiques actuelles. », précise Laurie Hagimont. « Je rejoins Laurie sur le côté plus collectif mais je dirais quand même que si dans une équipe il n'y a pas une personne mobilisée pour porter ces questions-là, y aura pas forcément le même impact. On est sur du collectif mais il reste une part de militantisme quand même. Il faut être en capacité d'amener la question même si ça déplaît. Mais c'est vrai que je le ressens aussi, à HF, on est plus identifiées et on nous sollicite beaucoup plus et moins naïvement, je dirais, dans

le sens où la réflexion reste moins en surface, va plus en profondeur. », nuance Clémence Hugo. Comme dans tous les autres domaines de la société, l'évolution concernant l'égalité femmes-hommes se fait progressivement. Lentement. Les derniers chiffres 2019 montrent que seulement 12% de femmes dirigent des Salles de Musiques Actuelles (Smac) et cela n'a pas évolué depuis 2017. Côté programmation, on l'a dit en début de dossier, les chiffres ne sont pas bons non plus. À l'Antipode MJC, Gaétan Naël est adjoint de direction et de programmation des musiques actuelles depuis 11 ans. Son travail : mettre en place une programmation qui tient compte du projet artistique et culturel - ainsi que du budget - de l'association, qui intègre les questions de diversité, de mixité, de différences des genres et des esthétiques, des musiques spécialisées et des musiques grand public.

En pratique, ça se concrétise par du temps de veille, de la lecture, des visionnages, de l'écoute, des échanges avec des producteurs, des tourneurs, de la petite structure à la structure internationale. Cela implique également des échanges avec les artistes, des déplacements pour aller voir des concerts dans des bars, des festivals et autres lieux et événements, des déplacements dans tout le grand Ouest et l'Île de France, mais aussi des échanges avec ses différents réseaux et les bénévoles du pôle musique de l'Antipode. « Il y a une multitude de faisceaux, c'est un travail en 360, le volume d'infos arrive de toute part. Ça demande une grande disponibilité et une grande souplesse, aussi parce qu'il y a moins de moyens pour les musiques actuelles. », précise Gaétan Naël.

LE SEXE N'EST PAS UN CRITÈRE ?

En général, questionner un programmateur sur l'absence ou le très faible pourcentage de femmes dans la saison, c'est le moment qui fâche. Parce qu'en général, on nous répond que le sexe n'est pas un critère. On nous a même dit, et on ne citera pas la personne, qu'onregar-



© OÉLIAN RAMIS

Moi, je me rappellerais toujours – et c'est arrivé à plein de femmes quelque soit leur milieu et leur travail – le premier festival où je suis allée après avoir eu ma première fille, un copain m'a dit 'bah alors, qu'est-ce que t'as fait de ta fille ?'.

Je suis absolument sûre que personne n'a dit ça au père de ma fille quand il est sorti pour la première fois. » Dans le monde musical, le sujet fait débat et était le sujet d'une conférence proposée par Musiques PluriELLES (orientée sur les musiques classiques et les orchestres). En avril 2018, une vidéo avait fait le tour de la toile, montrant la mezzo Wallis Giunta, sur scène, portant dans ses bras le bébé de l'altiste qui venait de se réveiller de sa sieste. Une réalité qui doit être prise en compte et être mise sur la table des discussions dans tous les champs d'activités.

LE PARCOURS DE LA COMBATTANTE

« Sur l'ensemble, le parcours est cadré. Il y a une orientation genrée des instruments et une éducation genrée. Ça va commencer dès le plus jeune âge. Les filles vont plutôt faire du violon, vont aller au conservatoire. Les garçons, à l'adolescence, ils vont monter des groupes, c'est une école de la virilité et les filles, quand elles sont là, elles ne sont pas là pour leurs compétences. Dans les musiques actuelles, on est plutôt sur des instruments comme la guitare, la basse, la batterie, les instruments traditionnels. Là où on oriente moins les filles. Ensuite, sur le marché du travail, il y a un déséquilibre,

puis la grossesse, la maternité... Et je ne parle même pas de l'image des femmes quand elles vieillissent. Clairement, on n'a plus envie de les voir. », analyse Laurie Hagimont.

Sans oublier, comme le précise Clémence Hugo, que souvent les lieux de répétition se situent à l'orée des villes. Pour les jeunes filles, il est plus difficile d'accéder à ces lieux puisqu'en règle générale, on les laisse moins sortir, seules, de nuit, etc : « Et ensuite, si elles poussent la porte des lieux de musiques actuelles, qui les accueille ? À Quimper, par exemple, ils ont embauché une femme en accueil technique, ça c'est vraiment des choses auxquelles il faut réfléchir. Les femmes qui n'ont pas de formation musicale, elles se sentent encore moins légitimes. Je pense que les lieux de répétition sont un endroit clé pour absorber le retard avec lequel partent les femmes de par tout ce qu'on a dit sur leur éducation, etc. » Le sentiment d'insécurité est fort dans les musiques actuelles. Le critique Norman Lebrecht écrivait déjà en 1991 : « Dans nos sociétés évoluées où toute discrimination est un délit, les salles de concerts demeurent au-dessus des lois, comme des bastions inexpugnables de la suprématie masculine et blanche. » Aujourd'hui, il n'y a qu'à consulter les nombreux témoignages sur le site de Paye Ta Note. Aucune surprise, c'est un florilège de violences sexistes, autant dans les paroles que dans les actes. « Ce sont des



dait les choses sous le mauvais angle. Gaétan Naël replace alors le contexte : « *Honnêtement, je n'ai jamais pris ça pour un critère. Par contre, il y a un mouvement sociétal, que je ressens, qui fait que ça devient un critère. Et ça me taquine un peu. Pour faire la programmation, je pars de ce qui existe, du contexte dans lequel nous sommes, et je retiens des propositions peu importe de qui ça vient. C'est une proposition artistique. Ça peut aller de l'orchestre de Cotonou avec des musiciens âgés de 70 ans et*

plus à de très jeunes artistes comme Tiny Feet, à l'époque où nous l'avons reçue, ou Ladylike Lily. C'est même elle qui faisait l'affiche et on ne s'est pas demandé si elle était connue ou pas, c'était le début de sa carrière et accompagner les jeunes talents fait partie de la logique de la structure. On fera de la même manière pour un jeune artiste homme. Il y a la diffusion mais il y a aussi les résidences à prendre en compte. On a eu trois résidences longues sur la saison, trois femmes. Encore une fois, ce n'est pas une ques-

*tion de sexe mais de projet. » Il poursuit sa réflexion, émanant d'une question multiple : « *Fort est de constater qu'il y a moins de femmes. De la petite enfance à la vie professionnelle, on le sait, il y a toute une construction sociale et il est sans doute plus facile pour un homme d'arriver dans ces espaces-là. En faisant les calculs, on s'est rendu compte qu'on n'était pas meilleurs que les autres. Ni meilleurs, ni moins bons. On a de gros efforts à faire. Notamment niveau hip hop par exemple. Ou le rap. J'ai eu des**

conversations musclées avec des producteurs, j'essaye d'en parler avec les tourneurs, ce n'est pas toujours évident. Il y a beaucoup de projets hommes dans ces domaines mais il y a aussi beaucoup de mauvais projets avec des hommes. En France, il n'y a pas 150 bons projets de rap. » Ce qu'il exprime, c'est la nécessité d'être vigilant, de questionner sa pratique et d'en discuter. Mais il ne peut pas agir seul.

LA CHAÎNE ENTIÈRE À REPENSER

Il ne faut pas oublier que la structure qui diffuse un-e artiste est un des maillons de la chaîne. En avril dernier, Odile Baudoux, programmatrice artistique au Triangle, rappelait lors de la présentation du diagnostic chiffré d'HF Bretagne : « *Sur la programmation de l'année prochaine, on est plus du 60 – 40 (femmes – hommes). Il y a des raisons conjoncturelles à ça : des questions d'agenda, de partenariat, etc. Parce que je ne suis pas toute seule à décider et à bâtir cette programmation. On n'y arrive pas toute seule si tout le monde ne décide pas de mettre l'égalité au centre des priorités. C'est tous et toutes ensemble qu'il faut le faire. »* Le programmeur de l'Antipode MJC ne peut qu'acquiescer : « *On est lié-e-s à un système, à des économies, à une industrie musicale. On peut se battre mais c'est toute la chaîne qu'il faut repenser. »* Autre élément à prendre en compte : les musiciennes sont moins nombreuses dans le secteur et quand elles sont remarquées, elles sont davantage sollicitées, donc moins disponibles et parfois plus chères. « *Dans le quotidien d'une structure, c'est pas secondaire. »*, dit-il.

De nombreux points sont encore à améliorer et cela ne concerne pas uniquement la partie diffusion. Les aides aux structures, l'éducation à l'égalité, une politique réelle de l'égalité dans tous les secteurs de la société, une remise en question de la presse et des industries en tout genre. On le sait, patriarcat et capitalisme sont liés. Il est temps de réfléchir aux conséquences de l'invisibilisation des femmes mais aussi à l'impact et la portée des mots et des images utilisé-e-s par de nombreux artistes. Concernant la programmation de chanteurs et musiciens – ou d'artistes en général – connus pour leur misogynie, qu'elle soit à titre de provocation ou bien

qu'elle soit bien intégrée, ou pour leurs actes sexistes et/ou criminels (on rappelle que le viol est un crime) ainsi que pour leurs incitations à la haine et aux violences, les débats sont houleux entre des militantes revendiquant l'annulation des concerts (ou des projections, pour ne pas mentionner l'actualité de la fin 2019) et des programmeurs jouant aux autruches. Pour HF Bretagne, la censure n'est pas forcément la réponse au problème, et opte plutôt pour que ces événements soient encadrés, en les accompagnant de débats, de rencontres et d'échanges. Pour aborder les questions de domination, de rapports au pouvoir, de discriminations, de violences sexistes et sexuelles.

Pour Gaétan Naël, il est clair que l'Antipode MJC a toujours eu un rôle à jouer, en tant que structure de quartier. De nombreux temps d'échanges et de rencontres sont organisés autour de thématiques diverses, comme ce fut le cas il y a quelques années, en 2009, avec la venue d'Orelsan. Une venue qui avait suscité la polémique : « *Il n'était pas le seul programmé ce soir-là, ça allait dans le cadre d'une soirée du festival Urbaines. Dans mon geste artistique, j'essaye de raconter une histoire. J'ai mis dans la narration plusieurs façons de traiter le fait de vivre sur le territoire français. Il y avait ensuite une rencontre, c'était annoncé. On ne l'a pas organisé à cause de la polémique, ça rentre dans notre mission et dans notre fonctionnement. Après je m'interdis bien évidemment des projets hautement politiques, ou racistes, ou xénophobes, etc. Je reste dans le cadre de la loi.* » Il conclut : « *Le rapport sociétal a beaucoup changé depuis. On évolue dans le bon sens, on réinterroge les gens sur leurs pratiques et sur les prises de conscience. Moi, je ne suis pas sachant, je grandis tous les jours, je prends des taquets tout le temps et j'apprends. Ce qu'il faut, c'est arriver à déconstruire la société ensemble. Ces questions-là vont ouvrir d'autres questions, c'est très intéressant.* »

« On est lié-e-s à une industrie musicale. On peut se battre mais c'est toute la chaîne qu'il faut repenser. »

INSPIRATION RIOT GRRRLS

Bouger les lignes, prendre la parole, prendre le micro, s'affirmer. Ce n'est pas nouveau dans l'histoire des musiques. Dans l'underground particulièrement. « *Elles (les musiciennes grunge aux Etats-Unis dans les années 90, ndr) vont se rendre compte que le personnel est politique, que ce qu'elles ressentent est politique, qu'elles ont envie de prendre des instruments et faire de la musique : elles s'interrogent alors sur la place des femmes dans la société underground et plus largement dans la société.* », explique Manon Labry, docteure en civilisation nord-américaine, dont la thèse a porté sur les relations entre culture mainstream et sous-cultures underground, à travers l'étude du cas de la sous-culture punk-féministe.

En juin 2017, au Jardin moderne, elle racontait la naissance du mouvement Riot Grrrls. Un récit qu'elle a publié en avril 2016 dans son ouvrage *Riot Grrrls, chronique d'une révolution punk-féministe*. Newsletters, fanzines féministes, concerts, esprit DIY, la création est en pleine ébullition. Et prend d'autant plus d'ampleur quand la scène olympienne rencontre la scène washingtonienne, « *plus politique, plus organisée* ». Les musiciennes féministes de l'underground étatsunien vont révolutionner le paysage musical punk et porter des revendications encore tristement d'actualité en 2020. Les groupes emblématiques tels que Bikini Kill (qui comptabilise dans ses rangs Kathleen Hanna et Toby Vail), Bratmobile ou encore Heavens To Betsy font entendre leurs voix et dénoncent des pratiques qu'elles trouvent inacceptables. « *Les féministes s'emparent de la scène underground et produisent des choses qui n'ont encore jamais été entendues, même si le terrain avait déjà été tâté par L7* », précise Manon Labry. En effet, L7 abordait déjà la question du plaisir féminin et de la masturbation, entre autres. Pourtant, elles ne prendront pas part au mouvement. « *Pour autant, elles ont beaucoup influencé les Riot Grrrls,*



© CÉLIAN RAMIS

ont collaboré et se sont entraïdées. Elles étaient, si on peut dire ça comme ça, des collègues de lutte. Les Riot Grrrls ont continué sur la lancée, en ajoutant les violences faites aux femmes, les viols, les incestes. », souligne-t-elle.

Entre 1990 et 1995 – période sur laquelle Manon Labry focalise son récit, correspondant alors à la naissance du courant – les groupes émergent, tout comme les fanzines féministes se répandent, comme *Jigsaw* ou *Riot Grrrls*. On prône alors l'esprit DIY, l'émancipation (sans jalousie entre meufs) mais aussi le retour aux idéaux premiers du punk : « *À cette époque, on déchante un peu du punk qui se veut horizontal mais les scènes masculines sont majoritaires et les comportements machos sont pléthores. « Girls to the front » (réclamer que les femmes accèdent aux devants des scènes et faire reculer les hommes) est alors une stratégie, que Bikini Kill explique lors des concerts mais aussi sur des tracts, pour que l'espace ne soit pas dominé par des hommes.* » Le mouvement est inspirant, puissant, contagieux. Et controversé. Pas au goût de tout le monde. Elles sont régulièrement la cible des médias mainstream qui les décrédibilisent, les faisant passer pour des hystériques criant dans leurs micros. Dans son ouvrage, la spécialiste détaille l'ampleur que prendra cette médiatisation de la haine, allant des menaces (de viol, de mort...) jusqu'à l'exécution de ces dernières. Si le mouvement a dis-

paru de sa forme originelle, il a fait des émules et a poursuivi son chemin en souterrain.

LADYFEST, FÉMINISTE, QUEER ET LGBTIQ+

Louise Barrière est doctorante contractuelle en Arts à l'université de Lorraine. Sa thèse porte sur les festivals punks, queers et féministes. Le 5 décembre, à la Maison des associations à Rennes, elle intervient au sein de la table-ronde organisée par la FEDELIMA. « *Le festival Ladyfest naît en 2000 à Olympia et puis se propage dans le reste du monde. En France et en Allemagne, ça arrive en 2003. Le réseau s'ouvre aux questions LGBTI et queer. Le festival est féministe parce que dans le reste des événements, souvent c'est masculin. L'objectif ici est de mettre les femmes, les personnes homos et trans au centre.* », dit-elle, précisant qu'elle a une triple casquette : chercheuse, musicienne et organisatrice. Il y a beaucoup de similitudes avec le mouvement Riot Grrrls : le côté DIY, les lieux alternatifs et locaux. Elle le souligne : l'inspiration est punk mais la programmation très variée, punk rock, synthwave, hardcore, rap, noise, musiques expérimentales, etc. Lors du festival ne sont pas uniquement organisés des concerts, il y a aussi des ateliers anticapitalistes, antiracistes, antisexistes et des ateliers musicaux réservés aux femmes, aux personnes LGBTIQ+ et aux personnes queers. « *Pour essayer de contrer la division genrée des*



© CÉLIAN RAMIS

instruments. », précise Louise Barrière qui signale qu'au-delà d'une programmation, il s'agit là aussi de la création d'espaces « où toutes ces personnes puissent se sentir complètement en sécurité. » Une charte d'utilisation des lieux du festival est affichée à l'entrée du site mais aussi aux toilettes et un peu partout sur les murs, « là où il y a de la place. » Des fanzines sont distribués à l'entrée, pour conscientiser la position de chacun-e dans l'espace social et donner quelques recommandations s'il se passe quelque chose. « Il y a une équipe de médiation dans la foule, reconnaissable et joignable par téléphone en cas de problème. On demande aussi de respecter les pronoms choisis par les un-e-s et les autres. On peut coller une étiquette sur son vêtement avec son pronom. Et il n'y a pas que le pronom masculin et le pronom féminin. Dans une perspective queer, l'idée est de brouiller la binarité du genre dans le langage en proposant des pronoms neutres. », déclare

la doctorante. L'événement tisse des liens avec d'autres formes de mobilisation, au-delà de la musique, en relayant par exemple l'appel à la Slut Walk, à des manifestations nocturnes non mixtes ou en faisant des partenariats avec des associations : « Il y a une réflexion sur nos pratiques dans les scènes alternatives mais aussi dans tous les espaces de la vie quotidienne. »

VISIBILISER LES MUSICIENNES

À Rennes, le festival Les Enlaidies revendique avant tout son centre d'intérêt : la musique. Mais il incite et invite à la réflexion et aux questionnements, par rapport à nos positionnements et nos pratiques dans les rapports entre les hommes et les femmes dans le milieu musical. Interrogées par le média local *L'Imprimerie Nocturne*, les organisatrices reviennent sur la genèse de leur projet, initié en 2019 : « Justine : On est (aussi) parties du constat que dans ces milieux-là, qui se disent underground, où on est censé avoir

une ouverture d'esprit et de tout, les femmes sont sous-représentées, que ce soit dans l'orga ou en tant que musiciennes. On a chacune sa musique un peu phare, moi je suis très rock et très métal. Même s'il y a des femmes dans le métal, on peine à les voir sans être des objets sexuels, ou des femmes qui se sexualisent ou sensualisent. Il y en a, mais peu. On voulait montrer que dans des esthétiques un peu plus vénères, c'est possible d'être une femme et c'est cool ! Pas besoin de toujours se sexualiser. Clémentine : D'ailleurs, le nom « Les Enlaidies » est lui-même une réponse à cette permanente injonction à la féminité, et il est venu comme une évidence. Le féminisme est une suggestion. Avant tout, c'est un festival de musique. »

Le 6 décembre, aux Ateliers du Vent, le festival plaçait les musiciennes au centre de sa soirée off, proposant autour des concerts, une table-ronde sur la sexualisation de celles-ci mais aussi une caravane-bibliothèque, celle des Impudentes (lire encadré). Les initiatives portant à visibiliser les femmes, autrices, compositrices, chanteuses, musiciennes, techniciennes, commencent à éclore, démontrant en effet que le talent n'a pas de sexe, amenant ainsi une réflexion autour de ce qui freinent le milieu musical. De plus, les événements militants, comme le souligne le festival itinérant Les Femmes S'en Mêlent, sur pieds depuis 1997, peuvent être source d'empuancement et de sororité. Et nouvelles sources de découvertes d'artistes et de diffusion, par conséquent.

LE RENOUVELLEMENT DE LA CRÉATION

Les mentalités évoluent. On se répète mais les avancées sont lentes, trop lentes. Les questions doivent être posées, les habitudes remises en question. « Quand j'ai commencé le journalisme, c'était mal vu de poser la question de 'tu es une femme dans la musique'. Je me disais qu'effectivement on n'en était plus là mais en fait, on en est re-là. Je me suis rendue compte qu'on n'avait pas avancé. Quand on est une femme, on n'a pas le choix du regard extérieur. Un regard sociétal va être posé de facto. C'est ce regard qu'il faut changer. Ouais on en est encore à faire des couv' de femmes dans le rock

parce qu'on n'en a pas encore parlé en fait. Il faut se remettre en question en tant que journaliste mais aussi en tant que personne. Les critiques déjà partent sur des bases inégales. Je leur dis à mes collègues quand ils critiquent négativement les albums de musiciennes, je leur dis de voir aussi ce qu'il y a derrière tout ça. Est-ce qu'elles ont eu le même budget que les mecs ? Est-ce qu'elles ont eu le même temps ? Les mêmes moyens ? Le même matériel ? », analyse Carole Boinet, rédactrice en chef adjointe aux *Inrockuptibles*.

On aurait également envie d'ajouter : les musiciens, ont-ils subi des remarques sexistes au cours de leur parcours ? En avril dernier, *Télérama* publiait une enquête sur le sexisme dans l'industrie musicale. En parallèle, l'hebdomadaire diffusait le manifeste des Femmes Engagées des Métiers de la Musique, signées par 1200 professionnelles du secteur. Elles écrivaient : « Le temps est venu pour le monde de la musique de faire sa révolution égalitaire : les agissements sexistes, racistes et plus globalement tous les comportements discriminants ne sont plus tolérables et doivent être dénoncés et sanctionnés. Trop longtemps, ils ont été passés sous silence. Nous prenons le micro aujourd'hui pour crier haut et fort que nous n'avons plus peur de les refuser. Comme nos (con)sœurs du collectif 5050 du cinéma, nous pensons qu'il faut questionner la répartition du pouvoir, dépasser le seul sujet du harcèlement et des violences sexuelles pour définir, ensemble, les mesures concrètes et nécessaires qui nous permettront de garantir l'égalité et la diversité dans nos métiers, et ainsi favoriser en profondeur le renouvellement de la création. » On approuve, il est plus que temps de procéder au renouvellement de la création, au-delà des sexes et des genres. Mais pas sans une juste répartition des pouvoirs.



© CÉLIAN RAMIS

L'ART DE POINTER UNE SOMBRE RÉALITÉ

Le nom annonce la couleur : Concerto pour salopes en viol mineur. Pièce proposée par la compagnie brestoise La Divine Bouchère, écrite par l'autrice et comédienne Jessica Roumeur, elle dresse un état des lieux « froid et sarcastique », autour de la question du viol et du statut de victime. Le 26 novembre dernier, juste après la conférence de la militante féministe Valérie Rey Robert sur la culture du viol à la française, le quatuor finistérien a présenté sur la scène du Tambour, à l'université Rennes 2, son spectacle, issu du projet « Silence on viole ».

Sur scène, quatre femmes s'installent sur un canapé et enfilent des perruques sur un concerto de Vivaldi. Les violons s'emballent, les personnages aussi. Beaucoup de gestes, beaucoup de paroles que l'on ne distingue pas tant les voix se couvrent entre elles. Jusqu'à ce que retentisse un « Salope ! ». La musique stoppe net. Au micro, une des femmes raconte : « Un jour, j'avais 16 ans, c'est ce soir-là que c'est arrivé. Tout le monde s'amusait, j'avais reçu beaucoup de cadeaux. Lui, je le trouvais beau, je souriais, j'étais contente. Je suis montée, il était là, il m'a suivi, j'étais contente. Il m'a embrassé, j'étais contente. Il a fermé la porte, m'a bloqué les bras, je pouvais plus respirer. Il a sorti son sexe, ça passait pas. J'ai crié, il a dit « Ta gueule ». Il allait vite et fort. Il a fourré son sexe dans

ma bouche et il m'a dit « Tu vois, c'était pas la peine de gueuler ». » Il y a des mots que l'on a du mal à prononcer, comme le mot « vagin ». Il y a des phrases que l'on prononce trop facilement, comme « il va t'arriver des bricoles ». Il y a des situations qui nous obligent à détacher notre corps de notre esprit pour ne pas mourir sur le coup, comme au moment des violences sexuelles et/ou physiques. Et il y a ces réactions faussement compatissantes qui se répètent, les « Oh la pauvre » et les « C'est atroce », avant de se transformer en soupçons, humiliations et culpabilisation, et finalement de devenir des insultes. « La salope ! », « C'est vrai que c'est la honte. », « Salope, salope, salope, salope ». De nouveau, Vivaldi envahit le plateau. Jusqu'au bouquet final. L'apothéose de cet

ascenseur émotionnel dont le voyage aura duré 30 minutes. « J'ai laissé le silence commander ma vie. Ça va aller maintenant. Je suis une guerrière parce que j'ai dit alors qu'on voulait que je me taise. Parce que je refuse d'être la petite chose meurtrie que la société voudrait. J'ai trouvé moi-même la rédemption. J'ai mon casque et mon armure. C'est pas poli mais j'ai gueulé comme un animal mutilé par sa blessure. J'ai dit les mots qu'on veut taire. J'ai dit « viol » et j'ai dit « je » ! ». Les quatre femmes quittent leurs perruques.

SILENCE ON VIOLE

Bim. Grosse claque dans la gueule. Coup de boule, comme dit l'autrice. Elles nous secouent Anaïs Cloarec, Louise Forlodou, Véronique Heliès et Jessica Roumeur, dans cette pièce qui trouve son origine dans le projet « Silence on viole », une campagne artistique contre le viol, qui s'est déroulée du 9 novembre au 15 décembre 2013, à Brest. « C'est une plasticienne, Marion Plumet, qui a eu cette idée parce qu'en général, les campagnes de prévention sont bourrées de clichés. Elle m'a proposé de me joindre à elle en tant qu'autrice. », explique Jessica Roumeur qui nous indique rapidement qu'à l'âge de 16 ans, elle a subi un viol : « J'avais jamais pensé à écrire autour de ça. Marion aussi a été victime d'un viol, ainsi que d'autres femmes que l'on connaît. C'est un véritable fléau. » Une vingtaine d'artistes se sont réunis-e-s autour de ce projet qui entame une démarche de réveil des consciences mais surtout de libération de la parole, face à la loi du silence imposée par la culture du viol. Le spectacle va ainsi commencer à voir le jour et va être étoffé, à partir de témoignages, d'imagination, d'analyse et d'observations.

Depuis que s'est-il passé ? Du côté des mentalités, pas grand chose. Du côté des chiffres, on est passé de 75 000 viols comptabilisés par l'enquête ENVEFF à 89 000 (enquête désormais intitulée Virage). Par an, en France. Et plus de 220 000 agressions sexuelles. « Depuis qu'on joue la pièce, #Metoo a fait pas mal de remous. Et on entend des paroles qui font du bien. On avance, par à-coups. Mais les chiffres ne diminuent pas. Après le spectacle, on propose toujours un temps d'échange parce qu'après 30 minutes aussi intenses, il faut en discuter et prévoir des respirations communes. », signale l'autrice, qui précise que *Concerto pour*

salopes en viol mineur ne tend pas à exposer des solutions mais à dresser « un état des lieux froid et sarcastique ». Elle le dit, ce n'est pas un « sujet glamour » et il est hors de question d'enjoliver la sombre réalité et de produire du sensationnalisme. « Les médias s'en chargent déjà », glisse-t-elle.

SILENCE SUR LES PLANCHES

Côté diffusion, ça coince : « Quand on a monté la campagne, on nous disait d'aller voir plutôt la Santé, et côté Santé, on nous disait d'aller voir plutôt la Culture. Personne ne veut s'en charger. Pourtant, dans l'art, on parle de plein de choses ! Mais le viol, on ne veut pas voir, on ne veut pas dire. La parole se libère mais pas partout et pas pour tout le monde. Dans la réalité, c'est encore un parcours de la combattante. Quand on dit viol, c'est comme si on mettait un coup de poing ou qu'on faisait un attentat. Comme ça touche aux parties génitales, on parle de sexualité, d'intimité, alors que c'est un crime ! L'intime est politique ! » Serait-ce une tache dans la programmation ?

Nous, on dirait plutôt que c'est un spectacle indispensable. Engagé et intelligent, tant dans le fond que dans la forme. La mise en scène est épurée et les costumes, les attitudes et les témoignages donnent une touche d'émissions-témoignages tires larmes, animées par (anciennement) Jean-Luc Delarue, Sophie Davant, Faustine Bollaert ou encore Evelyne Thomas. « On a donné un esthétique télévisuelle car dans ces émissions, les paroles des victimes sont souvent instrumentalisées pour accentuer le sensationnalisme. », explique Jessica Roumeur. La compagnie La Divine Bouchère met en mots et en perspective les voix, les accusations, les hypocrisies, les jugements et les malaises qui se confrontent et se confondent avec les récits des victimes. C'est intense, brut et bouleversant. La violence qui en émane n'est pas décuplée, elle est simplement le miroir de la réalité qu'il nous faut regarder bien en face.

Depuis, la partition de Vivaldi accompagne telle une ritournelle cette phrase déclamée par une comédienne et qui claque dans nos tripes et nous glace le sang : « C'est un jeu sans règles dans lequel tu n'as aucune chance de gagner. » Déjouons la fatalité, battons-nous contre le sexisme, allons le dire et l'entendre dans les théâtres. Entre autre.

I MARINE COMBE

bref

LE PLONGEON

Il y a l'embarras du choix dans la programmation du festival Waterproof, initié par le collectif FAIR-E et Le Triangle, en partenariat avec 16 autres acteurs culturels locaux. Du 28 janvier au 13 février, ce ne sont pas moins de 68 rendez-vous parmi lesquels *Queen blood* de Paradox-sal, *À mon bel amour* d'Anne Nguyen, *Acoustique* de Sandrine Lescourant ou encore *Alshe/me* de Linda Hayford. Alors plongez !

bref

à l' affiche

chiffre du mois

2

soirs pour assister au spectacle *Le cœur de l'Hippocampe*, les 15 et 16 janvier au théâtre La Paillette à Rennes.

chiffre du mois

yegg aime les mots

DANGEREUSES LECTURES

Au Panama / Le 17-01-2020

bref

UNITESSANCE

Du 31 janvier au 2 février, Le Triangle de Rennes accueille UNITESSANCE, un festival « au féminin et au masculin pour l'éveil des consciences », organisé par Une Terre, des Femmes. De nombreux ateliers sont proposés, du yoga à la libération de sa voix, en passant par des cercles de femmes. Le 1er février, le spectacle d'Eve Ensler *Les Monologues du vagin* sera joué par 10 comédiennes.

bref

à l' affiche

SPECTACLE COSMICO-POÉTIQUE

Les 18 et 19 décembre, au Triangle, la danseuse Fanny Paris et le musicien Marc de Blanchard incarnaient, dans *Allô Cosmos*, deux scientifiques à la recherche d'une planète habitable pour les humains.



© CÉLIAN RAMIS

ENSEMBLE,
MILITONS POUR
PLUS D'ÉGALITÉ ENTRE
LES INDIVIDUS !

Le duo avait déjà collaboré sur une pièce mais n'avait jamais créé ensemble. Quand L'Armada organise La Fête en partenariat avec Le Triangle et recherche une forme alliant musiques actuelles et danse, Fanny Paris et Marc de Blanchard saisissent l'occasion. Deux semaines de travail leur ont permis d'initier le spectacle, à partir des musiques composées par Marc, sur lesquelles Fanny élabore une chorégraphie, et de déterminer le canevas global. « Ça s'est construit progressivement et à deux. Même si on a chacun nos disciplines. On voulait vraiment que ce soit équilibré. La vidéo, on l'a faite ensemble. », explique Fanny Paris, qui a longtemps étudié la musique avant de s'orienter vers l'enseignement de la danse, puis la scène : « Je me sens toujours musicienne mais mon instrument, c'est le corps, c'est la danse. » Et c'est ce corps-instrument qui va, en harmonie et adéquation avec les musiques aux sonorités synthétiques et planantes, graviter dans l'espace. « On est rapidement partis dans le cosmique. Marc est à fond dans le cosmos. Il est un peu geek quand même !, rigole Fanny Paris. L'idée m'a bien plu. J'ai tout de

suite eu des images de danse dans les étoiles. » La thématique l'amène à trouver un vocabulaire gestuel propre à l'apesanteur, dans lequel elle doit créer une sensation de lévitation, alors que dans le laboratoire, son corps est beaucoup plus ancré dans le sol et ses mouvements, plus saccadés, quasi robotiques. Et pendant qu'elle danse, elle entend les réactions du jeune public (dès 4 ans), pour qui le spectacle a été pensé. « Ce que j'adore chez eux, c'est que leurs réactions sont immédiates et ça me porte. On sent leur présence, leur attention, et puis on entend leurs « Waah ». C'est magique pour eux, le cosmos. », souligne la danseuse. Elle a à cœur de transmettre par le spectacle des valeurs et messages participant à l'éveil des petit-e-s, en développant leur imagination, leur sensibilité et en apprenant à poétiser le réel. Tout en brisant les clichés : « On s'est dit que c'était super qu'on soit un homme et une femme car au moins, ça ne met pas dans la tête des enfants que les scientifiques sont des garçons ! » Le duo crée les conditions idéales pour un voyage spacio-chorégraphié qui nous plonge dans une atmosphère envoûtante et enrichissante.

| MARINE COMBE



TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict
- p.45
- YEGG & the city
- p.46



Cd

NIGHTCLUB CLAIRE FARAVARJOO JANVIER 2020

Il sent les vapeurs de cigarettes, les effluves d'alcool et la sueur du dancefloor, cet album. Forcément, *Nightclub*, le premier opus de Claire Faravarjoo ne peut que nous inciter à remuer nos corps sur des musiques lancinantes, dansantes et entraînant. Et ça fonctionne, même sans être des aficionados et aficionados de boîtes ou bars de nuit. On la suit sans trainer des pieds. Au contraire. Au début, on dodeline et puis au fur et à mesure, les rythmiques suaves, mélangées à des lignes de basse situées à la frontière du disco et des synthés old school, nous font chavirer et on passe de notre salon à un club de musiques house enfumé. Exactement l'ambiance des histoires de soirées que Claire Faravarjoo décrit. Celles où tout est possible. Où tout peut arriver. Et dans lesquelles on se laisse guider et bercer par l'insouciance et l'envie de profiter. C'est suave, mélancolique, brut et poétique, et c'est pas raisonnable, pas toujours raisonné, c'est spontané et travaillé à la fois. Les rythmes sont endiablés, les textes inspirés. C'est vivant, c'est mouvant et c'est ça qui nous plaît.

MARINE COMBE



Cinéma

DEUX FILIPPO MENEGHETTI FÉVRIER 2020

Madeleine et Nina sont deux femmes retraitées qui s'aiment profondément. Depuis de longues années elles vivent leur amour cachées. Aux yeux de tous, elles ne sont que de simples bonnes voisines de pallier, au dernier étage de leur immeuble. Effectivement, si Nina, très loin de son pays natal et de ses origines, tend à vivre plus librement sa relation, Madeleine, elle, a deux enfants auprès desquels elle se sent obligée de rendre des comptes. Les deux femmes ont pour projet de quitter la ville, vendant biens et appartements, pour aller s'installer à Rome, la ville où il y a très longtemps, elles se sont rencontrées. Mais voilà, Madeleine qui porte le poids écrasant de la culpabilité du désamour qu'elle éprouve pour son mari disparu, ne parvient pas à annoncer à ses enfants qu'elle vit cette relation amoureuse avec une femme. Jusqu'au jour où un terrible accident vasculaire cérébral intervient dans la vie de Madeleine. Dès lors et au-delà des séquelles de santé de la sexagénaire, le quotidien des deux femmes va se trouver entravé par de nombreuses personnes. Nina, pour qui cette vie amoureuse clandestine représentait inquiétudes et difficultés, va devoir faire face à un terrible sentiment d'arrachement, perdant ses droits et son statut. Le réalisateur Filippo Meneghetti touche là avec son film au désespèrement des couples qui perdent tout du jour au lendemain suite à un accident. Une vie cachée que personne ne soupçonne, bien difficile à récupérer lorsque la famille y fait irruption, décidant de tout et s'appropriant la globalité des décisions relatives à la personne. Le conflit y est encore plus fort lorsque la vie est bardée de secrets pour lesquels les familles ne sont, par leur conformisme et leurs conventions, pas préparées. Le réalisateur signe un film poignant mené par deux très forts personnages féminins. Deux est aussi une opportunité réjouissante de retrouver les deux immenses comédiennes, Barbara Sukowa et Martine Chevallier dans l'un de leurs plus beaux rôles.

CÉLIAN RAMIS



Dvd

PORTRAIT DE LA JEUNE FILLE EN FEU CÉLINE SCIAMMA JANVIER 2020

Fin du XVIII^{ème} siècle, Marianne, jeune peintre, doit réaliser le portrait de mariage d'Héloïse, demoiselle de bonne famille destinée à prendre la place de sa sœur défunte auprès de son futur époux. Un mariage de famille qui sortira la jeune Héloïse du couvent. N'ayant connue que les instructions religieuses, la jeune femme refuse de se faire peindre. Une manière de protester face à un destin qui lui échappe et pour lequel elle se sent brusquée. La mère d'Héloïse proposera donc à Marianne, peintre aguerrie, de jouer le rôle de dame de compagnie afin de peindre, dans le plus grand secret, le portrait de la jeune et future mariée. Peu à peu les deux jeunes femmes vont apprendre à se découvrir et s'apprécier jusqu'à l'éclosion d'une interaction véritablement lumineuse et initiatique. La réalisatrice Céline Sciamma propose, au travers du personnage de Marianne, le portrait d'une femme qui fait carrière par son seul talent et ses compétences dans un Art. Reflet d'une certaine forme d'émancipation, le personnage de Marianne vit ses intentions et ses convictions librement. Si le film met en perspective une condition féminine quelque peu en progrès au sein des ses milieux lettrés et artistiques, il apparaît bien que cette indépendance et affranchissement restent isolés face aux temps difficiles que vivent la majorité des femmes à cette époque. Le personnage de la domestique de maison y fait largement écho. Si l'on peut y voir un film historique à huit clos dépeignant avec brio un univers de servitude et de sacrifice pour ces femmes de bonnes familles comme Héloïse, à qui aucun choix n'est laissé, l'autrice nous embarque avec lyrisme et grâce à deux très belles interprétations, dans un moment de liberté hors du temps qui mènera les deux jeunes femmes à vivre une relation amoureuse et romanesque, libérée un court instant des injonctions de la société.

CÉLIAN RAMIS



Livre

HEY JUNE FABCARO & EVMARIE JANVIER 2020

Elle est bordélique, flemmarde, cynique et même un peu antipathique. Fabcaro et Evmarie nous proposent de la suivre pendant une journée, au cours de laquelle le flegme et la désinvolture de June sont accompagnés par des chansons des Beatles, voir par le quatuor lui-même. On reconnaît bien là l'univers absurde de l'auteur de *Zai zai zai* et on est ravi-e-s de découvrir le style de l'illustratrice Evmarie, qui signe là sa première collaboration BD. On s'exaspère parfois de la répartition de la protagoniste mais on aime suivre la banalité de son quotidien et la manière dont elle traverse ce presque rien, toujours fidèle à elle-même. C'est très rare de représenter en bande dessinée, mais aussi plus largement dans les arts et la culture, l'histoire ordinaire d'une femme ordinaire. Impertinente et caustique, qui plus est. Qui pense que le meilleur moment de la journée, voire de l'année, c'est le moment où elle est aux chiottes. Et ça, ça nous plaît bien. C'est une illustratrice qui galère, qui a la trentaine, est indépendante et d'apparence décomplexée. Alors oui, c'est un peu caricatural mais c'est rock'n roll, léger et irrévérencieux. Et ça fait du bien !

MARINE COMBE





LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR